

COMPAGNONNAGE 2008 - 2009

Samuel Gallet / Lardenois et Cie

d'une écriture associée

DOSSIER DE PRESENTATION

Sommaire

Notes d'intention de Dominique Lardenois.....	3
Notes d'intention de Samuel Gallet.....	4
Présentation de la pièce faisant l'objet de la commande	6
Extrait de texte	8
Un auteur, un partenariat	9
Samuel Gallet : bibliographie	11
Samuel Gallet : biographie et CV	13
Dominique Lardenois	15
Calendrier du Compagnonnage	17
Lettres de recommandation.....	18
Document contractuel.....	20
Budget prévisionnel	21
-ANNEXES-	22
Textes de Samuel Gallet.....	23
Encore un jour sans	24
Autopsie du gibier.....	59
Fiche de synthèse.....	68
.....	69
Créations et reprises	70

Notes d'intention de Dominique Lardenois

Directeur de Lardenois et Cie et du Théâtre de Privas

Le partenariat qui s'engage avec Samuel Gallet, issu de la première promotion du département d'écriture de l'E.N.S.S.A.T. et auteur de 7 pièces, s'inscrit dans la continuité d'un parcours artistique qui s'est fondée, pour une part, sur des commandes d'écritures à des auteurs contemporains : Jean-Yves Picq, Christine Angot, Denis Guenoun, Sophie Lannefranke, Jean-Pierre Siméon.

Poursuivre mon engagement dans le champ des écritures contemporaines, tout en inventant de nouveaux modes de collaborations avec les auteurs, développer au Théâtre de Privas et sur le territoire d'implantation de la compagnie un projet artistique et culturel qui donne toute sa place aux écritures d'aujourd'hui, soutenir la vocation d'un jeune auteur talentueux : tels sont les objectifs qui président à ce projet de compagnonnage avec Samuel Gallet.

En lien avec la commande d'écriture faite à Samuel Gallet qui se finalisera en novembre 2009, un ensemble cohérent d'actions artistiques et culturelles conduits par l'auteur en partenariat avec l'équipe de Lardenois et Cie et du Théâtre de Privas permettra au public :

- 1 de découvrir l'ensemble des textes de Samuel Gallet,
- 2 de suivre le processus de fabrication de l'œuvre,
- 3 d'inscrire et de mettre en perspective ce compagnonnage dans le contexte et le champ des écritures contemporaines (rencontre avec d'autres auteurs contemporains accueillis dans la programmation 2008-2009 du Théâtre de Privas)
- 4 de participer à des ateliers d'écritures conduits par Samuel Gallet,
- 5 de rencontrer l'auteur en amont et en aval des représentations de novembre 2009.

Le principe d'un compagnonnage qui suppose la présence effective d'un artiste sur une longue durée et sa pleine participation au projet artistique et culturel mis en œuvre par la compagnie qui l'accueille, répond pleinement à la conception que nous nous faisons l'un et l'autre de notre collaboration.

Dominique Lardenois

Notes d'intention de Samuel Gallet

J'écris pour le théâtre depuis aujourd'hui neuf ans. Années d'errances littéraires, de lectures, de rencontres, de trauvailles, de doutes et de joies, et le désir intact aujourd'hui de poursuivre la route. Plusieurs de mes pièces ont eu l'occasion d'être montées, quelques unes d'entre elles diffusées sur France Culture, lues dans des festivals d'écritures contemporaines comme *La Mousson d'été*, *Temps de Parole* à la Comédie de Valence, *Les Actuelles* à Strasbourg, une publiée aux Éditions *Espaces 34* dans un recueil collectif, une autre sur le point de l'être dans la même maison (prévue pour Octobre 2008), certaines en attente, certaines en chantier.

Mon travail se poursuit avec passion, rigueur, inquiétudes questionnantes et questionneuses, interrogations multiples comme celles touchant à l'avenir de la littérature dramatique en France et dans le monde, de son impact, de son actualité.

Après avoir passé une maîtrise de lettres à Paris, j'ai eu la chance de pouvoir intégrer en septembre 2003 le département d'écriture de l'Ensatt dirigé aujourd'hui encore par Enzo Cormann.

Le projet d'un tel dispositif est d'accompagner de jeunes écrivains dans leur désir d'une écriture tournée vers la scène, en leur permettant de côtoyer - rôle tenu jadis par les cénacles ou les salons littéraires - des écrivains plus expérimentés (parmi lesquels Vincent Bady, Fabrice Melquiot, Pauline Sales, Jean-Pierre Siméon), de réfléchir aux débats esthétiques, philosophiques et politiques du moment, de travailler avec les spécialités qui composent le collectif théâtral, bref, d'avoir une vue d'ensemble sur cette pratique singulière qu'est le théâtre pour laquelle ils écrivent.

Une des questions au cœur d'un tel projet porte sur la situation actuelle faite aux auteurs de théâtre contemporain, et notamment aux plus jeunes d'entre eux, dont je suis, qui se retrouvent le plus souvent, sinon absents, du moins à la périphérie des théâtres. L'écrivain dramaturge ne devrait-il pas logiquement trouver sa place au sein du théâtre c'est à dire en dialogue constant avec les acteurs de la représentation ?

La proposition qui m'est aujourd'hui faite par Dominique Lardenois (l'attention et la confiance qu'elle manifeste) de rejoindre sa compagnie et le Théâtre de Privas qu'il dirige est donc en cohérence profonde avec un des objectifs de mes années d'études et d'écriture dramatique au sein de l'Ensatt.

Un tel partenariat me permettrait de pouvoir poursuivre cette pratique artistique profondément exigeante, de la revendiquer comme métier en tant que tel, c'est à dire de pouvoir continuer à y consacrer la majeure partie de mon temps. Autant dire premièrement que priorité absolue est faite à l'écriture, au temps fou qu'elle requiert. Mais il s'agit ici d'une écriture dramatique, en appel, non close sur elle-même (ce qui est la spécificité des écritures romanesques ou poétiques en tant que formes définitives) une écriture donc qui se nourrit de son rapport à la scène, en lien avec le plateau, les comédiens, techniciens, scénographes, écrivains, metteurs en scènes, et spectateurs.

Auteur associé implique donc de façon évidente et pour moi et pour Dominique Lardenois, un lien régulier avec la vie du Théâtre de Privas.

Animer des ateliers d'écriture comme je le fais aujourd'hui à la Comédie de Valence ou à la Comédie de Reims, avec des étudiants, des lycéens, des spectateurs, des personnes en difficultés sociales, organiser des comités de lecture et faire venir des auteurs, aller à l'extérieur avec des comédiens faire des lectures publiques, sont des démarches menées par le théâtre de Privas et auxquelles je désire me joindre, qui peuvent contribuer à faire du théâtre un lieu de réflexions et de confrontations communes.

Donner également à ceux qui ne pensent pas les avoir - alors qu'il n'y a aucune raison valable pour qu'ils en soient privés- les clés du théâtre, et notamment aux lycéens à qui il s'agit de transmettre la curiosité, les méthodes pour s'appropriier le théâtre, et par là la vie publique, me semble être la moindre des choses.

Organiser des échanges avec les structures engagées dans la diffusion des écritures vivantes, comme *Troisième Bureau* à Grenoble (collectif dont je fais partie depuis septembre 2007), ou le Festival *Temps de Parole* au CDN de Valence (où plusieurs de mes textes ont été montés), sont autant de projets conduits et/ou désirés qui me permettront de continuer de me confronter à la vie théâtrale.

La méfiance qui existe aujourd'hui envers l'écriture contemporaine, toute comme celle qui existe envers l'art contemporain (même quand les propositions sont formellement plus simples d'accès qu'on voudrait le croire), l'enfermement de bon nombre d'artistes dans leurs propres gestes, sont symptomatiques d'une société pour qui la question collective et le partage du savoir, l'interrogation commune et l'ouverture à l'autre, sont en passe d'être réglées.

La crise que connaît le théâtre et que je ne sais personnellement pas toujours comment saisir voire même comment penser (comme beaucoup de ceux de ma génération pour qui la question se pose) dépasse largement la simple affaire culturelle. La perspective d'un partenariat avec un théâtre (et d'autant plus si il se situe dans une ville de province avec une offre théâtrale et artistique moins importante que dans les capitales) me fait espérer des rencontres et des occasions d'en débattre, d'y réfléchir d'inventer d'autres formes, de saisir ce qui fait la particularité du théâtre comme lieu profondément archaïque et en marge de notre société hyper-technologique.

Si ce partenariat peut nous aider à trouver des éléments de réponse à la question que soulève Olivier Neveux dans son ouvrage *Théâtre en lutte* à savoir « *Comment répondre à cette anomalie, cette parcellisation des préoccupations et des existences, cette indifférence des uns aux autres qui coexistent pourtant en une même époque ? Comment révéler ce que l'emprisonnement des uns produit inéluctablement dans la vie des autres* », alors le théâtre comme nous l'entendons aura rempli une part de sa mission. Et que les rêves s'accomplissent ou non, nous continuerons à travailler notre carré de terre, notre carré de pierre.

Samuel Gallet

Présentation de la pièce faisant l'objet de la commande

Cabale contre un enfermement volontaire Titre provisoire

Comment répondre à cette anomalie, cette parcellisation des préoccupations et des existences, cette indifférence des uns aux autres qui coexistent pourtant en une même époque ? Comment révéler ce que l'emprisonnement des uns produit inéluctablement dans la vie des autres ? (Olivier Neveux, Théâtre en Lutte, ed. La découverte)

Une ville prise dans des cycles de violence urbaine.

Des couvre-feux réguliers instaurés par les autorités.

Des convois militaires circulent régulièrement dans et autour de la grande ville pour réprimer les révoltes populaires.

Driss a quitté la zone il y a six ans et vit désormais en ville en tant que simple vigile. Recruté pour renforcer les forces de la police il participe à une opération de retour à l'ordre dans la zone où il a vécu.

Il frappe en plein coeur de l'affrontement un jeune homme qui décède de ses blessures.

C'est peu après qu'il découvre que le jeune émeutier était Lakdar.

Driss récupère le foulard qui cachait le visage de celui qu'il connaissait bien et s'enfuit dans la ville.

Il trouve refuge chez Albane et Ruben couple de jeunes gens à la dérive, habitant un immeuble sur le point d'être détruit.

Une grande marche est organisée dans la zone pour protester contre la mort de Lakdar et Marlène qui a toujours vécu dans les résidences de la classe moyenne y participe, elle rencontre Hassan, qui participe aux émeutes, et qui était un proche du jeune Lakdar. Galeries de personnages pris dans l'apartheid social et les flambées de violence.

Travail qui s'articule autour de l'impuissance politique ressentie par bon nombre de nos contemporains, du climat déprimé qui en découle, interrogations multiples sur ce fatalisme ambiant, sur cette résignation début de siècle quasi générale face à l'ordre des choses tel qu'il serait l'unique, le dernier et le très excellent. Autant de questions que j'essaie d'aborder non avec les armes conceptuelles du philosophe mais avec celles, différentes mais aussi difficiles à manier, de l'écrivain de théâtre. Questions amples qui traversent sans que je ne sache toujours bien les formuler mes travaux comme ceux de beaucoup de dramaturges admirés, et qui m'amènent à construire des fictions dramatiques mettant en jeu des êtres faisant le tour d'eux-mêmes sans jamais pouvoir en sortir, exclus de la marche de l'Histoire, pris dans la situation paradoxale d'en être à la fois victimes et spectateurs, comme ce qu'on peut éprouver dans l'expérience du deuil. Travail sur la tension à l'œuvre en ces figures pour se réapproprier l'Histoire, c'est à dire avant tout la leur, propre et intime et celle, plus large, du monde de laquelle la première incontestablement dépend.

Ce que je cherche formellement se situerait entre une fiction dramatique et un théâtre plus choral. Une tension entre une parole déprise des enjeux concrets de l'intrigue (récitatif) et des champs de force dramatiques. Séries de passages à l'acte (action) et d'abattelements (chant). Cela se manifeste notamment de plus en plus par des personnages liés entre eux (pris dans la même glaise, le même socle comme des sculptures plantées dans le même morceau de roche) inséparables, insécables, rétifs aux apparitions/disparitions, allant ensemble et développant peu à peu un chant commun.

Samuel Gallet

Extrait de texte

MARLENE, à *Hassan* - Je pourrai venir te voir bientôt ?

J'aimerais beaucoup dès demain si tu veux ?

Oui j'ai des choses à faire oui toute une vie à construire mais je peux me libérer, pour toi je peux trouver du temps.

J'entrerai, je serai calme, je n'aurai pas bu avant pour me donner la force de te voir, je ne dirai rien de grave, je ne parlerai pas de tout ce qui m'échappe, de tout ce que je veux, de ce que je ne fais pas, je ne resterai pas dormir, je dormirai dans l'entrée, dans ta cuisine, je ne dormirai pas dans ton lit.

Si tu es d'accord, mais pourquoi ne le serais-tu pas ?

Et pour qu'il n'y ait pas la peur toujours que quelque chose dérape entre nous je t'écrirai avant d'entrer tout ce que nous ferons ensemble, je t'écrirai sur une feuille la liste des choses à faire.

Et puis je la brûlerai pour que les flics jamais ne mettent la main sur ta révolte.

Je frappe deux coups à la porte, je gratte un troisième, tu sais que c'est moi et personne d'autre, et tu ouvres.

D'abord tu souris et dis mon nom lentement comme si c'était la première fois que tu le prononçais.

Je t'embrasse rapide sur les joues, te demande comment tu vas et tu esquives.

Question sans intérêt qui ne mène à rien.

Je pose mes affaires à droite dans l'entrée, tu vas dans la cuisine, sors deux bière du frigo et nous parlons de ce qu'il se passe.

Quand tu détournes les yeux pour chercher tes mots comme si tu les avais inscrits la veille sur le mur, je regarde ton cou, ton torse, tes lèvres, tes mains, je bois, je chavire, je suis calme.

Je ne devrai pas boire, je ne bois jamais qu'avec les autres, les autres me font peur comme des portes qui claquent la nuit, seule je ne bois jamais.

Et nous parlons des émeutes dans la zone, des voitures qui flambent, de tout ce qui ravage la ville, ce mépris dans les rues, et de ce que nous ne faisons pas.

Et de ce que nous devrions faire peut-être tu dis.

Je pense au lit là-bas derrière le mur que tu ne fais jamais et j'ai honte.

Et tu parles de tout ces étrangers qui parlent pour nous dans les télévision et nous demandent encore de voter, nous parlent comme à des enfants ou des malades chroniques, encore voter tu dis quand il y aurait tant d'autre chose à faire, quand nous voudrions tant, est-ce que quelque chose est possible Hassan ?

Ici.

Maintenant.

Tu répètes que rien ne sera fait, moi je n'espère plus que tes lèvres sur mon ventre, j'ai dans la tête le lit que nous devrions faire ensemble, tu parles des incendies, du jeune mort que tu connaissais, et du terrible obsédant et absurde désir de meurtre que tu as.

Mets tes mains ta bouche sur ma tête.

Enfouis-moi.

Ne regarde pas ta montre.

Ne regarde pas dehors.

Nous avons le temps, s'il te plaît, est-ce qu'on pourrait se dire qu'il est à nous ?

Un auteur, un partenariat

Associer un auteur à la vie d'une compagnie implantée dans un théâtre signifie avant tout faire connaître et accompagner une écriture singulière sur le long terme.

Valoriser ainsi la continuité plutôt que l'événement ponctuel nous paraît tout aussi judicieux pour l'auteur, dont le travail sera encouragé et soutenu, que pour l'assemblée théâtrale qui pourra se familiariser avec une écriture, une pratique, un projet. La présence d'un auteur au sein du théâtre favorisera également la diffusion et la découverte au plus grand nombre de la grande vitalité de l'écriture dramatique contemporaine.

Un partenariat que nous organiserons selon différents pôles et activités :

1) Commande d'écriture.

L'auteur sera invité à écrire une pièce qui fera l'objet d'une création mise en scène par Dominique Lardenois (Lardenois et Cie) en novembre 2009 au Théâtre de Privas.

2) Lecture publique avec la commande.

Durant la saison 2008-2009, l'auteur, la compagnie et le Théâtre de Privas organiseront des présentations publiques autour de son travail et de ses recherches. Soit sous forme de lectures d'extraits de la pièce en cours, soit sous forme de soirée autour d'une problématique définie et en lien avec la pièce (lectures de pièces, projections, débats, invitations d'artistes, de dramaturges, d'acteurs).

3) La dramaturgie.

L'auteur pourra participer à la dramaturgie des projets de mise en scène de Dominique Lardenois. (notamment *autour du projet Délire à deux de Eugène Ionesco*).

4) Les journées des dramaturgies contemporaines.

En avril 2009 et en lien avec les accueils du Théâtre de Privas, des spectacles écrits par Stéphane Jaubertie, Mohamed Rouabhi et Stanislas Cotton Deux seront organisées des Journées autour de l'écriture contemporaine, avec lectures de textes, mises en espaces, rencontres et débats. Faire venir des comédiens et des auteurs, permettre des rencontres artistiques, intellectuelles et humaines autour d'une problématique commune constituera un des temps fort du partenariat. Nous souhaiterions également développer des liens avec les structures théâtrales étrangères notamment le CEAD à Montréal, les écrivains espagnols issus de la RESAD de Madrid, ou au Maroc, l'école de Rabat, pour travailler sur les dramaturgies venues de différentes régions du monde.

Des collaborations avec La Comédie de Valence et le festival *Temps de Parole* ainsi qu'avec Troisième Bureau et le festival *Regards Croisés* ont déjà été évoquées avec les personnes concernées.

5) Les ateliers d'écriture et de pratique théâtrale.

L'auteur partenaire organisera régulièrement une série d'ateliers d'écriture avec des publics divers, dans les lycées, les prisons, ainsi qu'avec le public de la médiathèque de Privas. L'objectif n'est pas d'animer ces ateliers toute l'année, mais de privilégier un projet commun avec un groupe précis sur deux ou trois mois. Chaque groupe constitué sera donc sensibilisé à l'écriture et après plusieurs séances, travaillera sur la constitution d'un texte commun qui sera ensuite présenté au théâtre de Privas. Le travail sur le Chœur théâtral notamment comme constitution et expression d'une parole publique sera un des thèmes de ces ateliers.

NOTE SUR L'ATELIER D'ECRITURE.

« Pour écrire il faut déjà écrire » Maurice Blanchot

L'acte d'écrire dans ce qu'il a d'instinctif est d'abord profondément étranger, voire même rétif à toute notions de talent, de goût, de beauté ou de réceptivité, critères extérieurs et relatifs, capitaines toujours en retard sur la véritable bataille des mots. Acte de saisie, rapport entre soi et le monde, possibilité de se rendre visible le réel à soi-même pour mieux exister peut-être et plus loin. L'atelier n'a donc pas la prétention de délivrer un quelconque enseignement sur l'écriture qui n'est ni une science exacte ni une donnée stable, et qui ne saurait donc être appréhendée (du moins dans ce cadre) par un regard surplombant qui la fige.

Ce que peut nous apprendre une conduite régulière d'ateliers avec des publics divers (universités, lycées, collèges, hôpitaux, centres de soins psychiatriques, centres pénitentiaire), c'est que le rapport à la langue est toujours déjà là, intimement constitué, et que l'enjeu des ces rendez-vous est moins de faire écrire ceux qui n'écrivent pas, que de faire découvrir à chacun ce qui parfois demeure ignoré ou dissimulé, son rapport propre à la langue, une richesse toujours présente, sous la masse des réflexes communs et des inhibitions. Si les séances d'ateliers démarrent toujours par un travail sur le paysage intérieur et langagier de chacun, un second temps favorise la mise en commun et la constitution d'une parole collective. La langue ne nous appartient pas en propre, nous empruntons son système au collectif, et l'atelier peut ainsi réfléchir cette tension toujours à l'œuvre en littérature (et qui en fait toute la richesse) entre intimité farouche et matière publique, expression personnelle et histoire du langage, invention et palimpseste. Comment avec l'air que tout un chacun respire, j'instaure (ou essaie d'instaurer) une nouvelle manière de respiration ?

L'écriture théâtrale comme écriture ayant vocation à être entendue, adressée, sera de fait un des horizons des séances.

Le travail sur le Chœur théâtral comme parole d'un groupe de citoyens, parole qui renvoie à l'origine publique et politique du théâtre, permettra de réfléchir sur ce geste que fait tout écrivain dramatique, partir d'un rapport intime à l'écrit pour ensuite composer un objet adressé à ses semblables, à une assemblée.

Comment nous représentons-nous le monde dans lequel nous vivons ?

Comment des paroles singulières peuvent s'agencer pour composer une parole toujours multiple certes mais néanmoins commune ?

Comment le théâtre devient à partir d'un geste personnel un horizon commun ?

Dans le respect de la circulation de toutes les paroles, chacun sera invité à explorer son imaginaire à partir d'exercices, de jeux littéraires, mais aussi de journaux, de thèmes d'actualités, d'images, peintures, photographies.

Samuel Gallet

Samuel Gallet : bibliographie

AUTOPSIE DU GIBIER (2007)

Au dernier étage d'un immeuble, appartement squatté où vivent Irène, Khaïs et Stan.

Une vengeance qu'ils ont commise ensemble contre un homme qui avait blessé Khaïs les oblige à trouver un moyen pour s'enfuir loin de cette ville. Stan est parti puis revenu avec une jeune femme Laya dont il se déclare amoureux. Mais Laya est juive, il lui propose de faire l'otage, celle-ci refuse jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il lui faut choisir entre son père et Stan. Chacun d'entre eux se retrouve entraîné dans un processus collectif irréversible qui les engage les uns par rapport aux autres (*Nous sommes liés*), et derrière le mimétisme, l'impersonnalité de l'acte, un choix singulier est fait, tous deviennent acteurs.

Publication aux éditions Espaces 34 (dans le recueil Le monde me tue – 2007) . Mise en scène de Guillaume Delaveau dans le cadre du spectacle Le monde me tue (Ensatt, juin 2007), avec Cassandra Vittu de Keroual, Mickael Maïno, Juliette Rizoud, Aymeric Lecerf (membre de la troupe permanente du TNP)

OSWALD DE NUIT (2007)

Oswald, nom repris à la fois au personnage de la pièce de théâtre *Les revenants* d'Henrik Ibsen (où le fils sombre dans la folie héritée du Père) et à celui de l'assassin de Kennedy (simple pion, alibi médiatique d'une bien plus grande machination). Oswald présence secrète dans les murs de la ville, figure cassée en voie de destruction, s'enferme dans la chambre 64 d'un hôtel quelconque, sniffe de l'essence, s'entoure de spectres qu'il convoque, souvenirs lointains de l'enfance et fantasmes.

Mise en scène et en musique de Baptiste Tanné et de l'auteur à la Comédie de Valence (CDNDA) Festival Temps de Parole. (Mai 2007). Avec Baptiste Tanné (guitare), Chloé Gallen (Violoncelle), Samuel Gallet (Voix)

ENCORE UN JOUR SANS (2006)

À la périphérie d'une grande ville, une friche. Deux jeunes hommes, Yarold et Simon, vivent dans un hangar près duquel a échoué la caravane de Magda, une vieille femme malade et impotente.

Simon est « inapte », inadapté au monde. Alors, chaque jour, Yarold se rend en ville. Il va acheter ce qu'il faut pour manger, ce qu'il faut contre la douleur de Magda. Mais il n'a qu'un seul désir, ne jamais revenir et s'enfuir avec Anita, la jeune serveuse du bar 64. *Encore un jour sans* s'interroge sur les forces mises en ?uvre dans un système où l'enfermement (individuel, social) agit inéluctablement sur la vie des autres. Quels choix s'offrent aux êtres vivant aux marges entre impuissance et espoir d'un devenir ?

Mise en lecture au Festival de La Mousson d'été (Pont-à-Mousson) par Pierre Pradinas avec Judith Magre, Alexandra Castellon, Guillaume Durieux, Victor de Oliveira (Août 2006). Lecture au Festival Les Actuelles IV, Strasbourg, Février 2007. A paraître aux éditions Espaces 34 en octobre 2008.

L'EPERDU (2005)

Variations sur la figure de Peer Gynt, cherchant à fuir les remous du monde, et ce qui pourrait l'engager dans un chemin définitif.

Réalisation France Culture/Christine Bernard-Sugy avec Jacques Bonnaffé (Septembre 2006). Joué au Nouveau Théâtre du Huitième (Lyon) par Abdelislam Laroussi (Avril 2006).

POINT DE DEPART (2005)

Ecrité sur le mode du polar, (suite à une commande de la *Mousson d'Hiver* pour jeune public) cette courte pièce met en scène deux hommes qui espèrent pouvoir récupérer un butin à l'autre bout de la ville, mais Bucky Block les guette.

Réalisation France Culture/Christine Bernard-Sugy, Avec Jean-Claude Leguay et Grégory Gadebois. (Septembre 2006)

LE GRAND BATIMENT JAUNE (2005)

L'histoire d'une jeune femme malade qui s'enfuit d'un hôpital où elle déclare n'être considérée que comme un objet. Révolte ouverte de cette jeune femme, tentative de se ressaisir comme sujet, fuite dans la ville et les friches et rencontre avec un jeune homme qui la recueille. Réflexion sur la perversité à l'oeuvre quand au nom du respect du sujet, on en arrive à le traiter comme un objet. La vie en soi est-elle plus importante que celui qui la porte ?

Mise en scène de Philippe Delaigue, festival Temps de parole à la Comédie de Valence, avec Anthony Poupard et Juliette Delfau (Mai 2005)

LES BIENS IMMOBILES (2004)

Dans un vieil immeuble, le jour du paiement des loyers, les langues se délient à l'occasion d'une manifestation et des violences urbaines. Un frère et une soeur, un jeune homme d'origine marocaine devenant policier, un entrepreneur pragmatique, un vieil ouvrier algérien, galeries d'une dizaine de personnages dans le tourbillon du monde (post?) moderne et ayant à se positionner face à l'Histoire qui les emporte.

Réalisation France Culture/Christine Bernard-Sugy. Avec notamment Isabelle Sadoyan, Rabah Loucif, Quentin Baillot, Emmanuel Lemire, Ingrid Donnadiou, Roger Miremont (Septembre 2006).

Samuel Gallet : biographie et CV

Présentation de l'auteur aux éditions Espaces 34.

Né en 1981, Samuel Gallet a effectué des études de lettres et de théâtre à Paris. Puis il intègre le département d'écriture dramatique de l'Ensatt (Ecole nationale supérieure des arts et des techniques du théâtre) sous la direction d'Enzo Cormann en 2003, faisant partie de la première promotion sortie en 2006.

Il anime régulièrement des ateliers d'écriture et de dramaturgie (Nouveau Théâtre du Huitième, Université Lyon2) participe à des expériences d'écritures collectives proposées par Fabrice Melquiot à la Comédie de Reims.

Collaborateur régulier de la Comédie de Valence, il rejoint depuis début 2007 le collectif Troisième Bureau (Comité de lecture de Théâtre contemporain) à Grenoble, et finalise un projet d'auteur associé au Théâtre de Privas pour Octobre 2008.

En janvier 2008, il bénéficie d'une résidence d'écriture à Montréal au CEAD (Centre des Auteurs Dramatiques) pour écrire son nouveau texte intitulé *Cabale contre un enfermement volontaire*.

Très inspiré par la poésie, la dramaturgie développée dans ses pièces pose entre autre la question de ce que l'emprisonnement des uns produit inéluctablement dans la vie des autres, mets en jeu des êtres exclus de la marche du monde, entraînés dans une série de passages à l'acte et d'abattement pour se réapproprier l'Histoire.

Ses pièces *Les Biens immobiliers*, *L'éperdu* et *Point de départ* ont été diffusées sur France Culture en Septembre 2006 dans une réalisation de Christine Bernard-Sugy, avec la participation notamment de Jacques Bonnaffé.

Lors du festival Temps de Parole, Comédie de Valence, *Le grand bâtiment jaune* a été mis en scène par Philippe Delaigue, et *Oswald de Nuit*, poème Rock est mis en musique par Baptiste Tanné en 2007.

Il a publié *Autopsie du Gibier*, dans le recueil *Le monde me tue* (ouvrage collectif) aux éditions Espaces 34 en 2007. La pièce a été mise en scène par Guillaume Delaveau à L'ENSATT en juin 2007.

Encore un jour sans a été mis en lecture à La Mousson d'été par Pierre Pradinas en août 2006 et sera publiée aux Editions Espaces 34 en 2008 (Juin ou Octobre)

Samuel Gallet

21 rue Justin Godard

69004 Lyon

16 décembre 1981

Permis B

Portable: 06 82 93 01 40

k_ravag@hotmail.com

Formation

2005-2006

Troisième année à l'ENSATT (École nationale supérieure des Arts et des techniques du théâtre) dans le département *Écriture Dramatique* animé par Enzo Cormann

2002-2003

Maîtrise de Littérature générale et comparée à Paris III. Mention « Très bien »

2000-2001

Première supérieure (Khâgne) Lycée Jeanne D'Albret à Saint Germain en Laye (78)

1999-2000

Lettres supérieures (Hypokhâgne) Lycée Jean Baptiste Corot a Savigny sur Orge (91)

1999

Obtention du baccalauréat série Littéraire (Option Art Dramatique). Mention « Assez bien »

Expérience professionnelle

Animation d'ateliers d'écriture et de pratique théâtrale.

- Université *Lyon 2* avec des étudiants en Licence d'Arts du spectacle (avril, mai 2008)
- Centre pénitentiaire de Saint Quentin-Fallavier (Mars, avril, mai 2008)
- Comédie de Reims (février-mars 2008)
- Nouveau Théâtre du Huitième (*Lyon*) avec les élèves comédiens du Compagnonnage. (Octobre 2007)
- Comédie de Valence (*CDN*) avec des étudiants en Deug d'Arts du spectacle (2006/2007/2008).
- École primaire Paul Émile Victor (*Lyon*) avec des enfants de CM2. (2007/2008)

Dominique Lardenois

Metteur en scène

Directeur de Lardenois et Cie et du Théâtre de Privas

Maîtrise de Lettre – Université de Picardie 1976

Membres du Collège artistique « l'Attroupement 2 » de 1981 à 1993

Co-fondateur de Macocco-Lardenois et Cie de 1994 à septembre 2007

Co-directeur du Centre Léonard de Vinci de Feyzin de 1993 à 2003

Co-directeur du Théâtre de Privas de 2003 à 2007

Directeur du Théâtre de Privas depuis le 1^{er} août 2007

Directeur de « Lardenois et Cie »

- 2008 ***Délire à deux*** d'Eugène Ionesco
Création octobre 2008 au Théâtre de Privas.
- Les cinq doigts de la main*** de C. Laurens, J. Debernard, M. Glück, L. Gaudé, E. Darley
Création au Théâtre de Privas.
- 2006 ***Excuse-moi bonhomme*** de Jean-Pierre Siméon
Commande d'écriture à Jean-Pierre Siméon.
Création au Théâtre de Privas.
- 2005 ***Ile des esclaves de Marivaux***
Création au Théâtre de Privas.
- 2004 ***Lune des pauvres d'après les textes et chansons Jean-Pierre Siméon***
Création au Théâtre de Privas.
- 2003 ***Stabat Mater Furiosa*** de Jean-Pierre Siméon
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin.
- 2002 ***Encore Merci, commande d'écriture à Sophie Lannefranque***
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin.
- 2001 ***Monsieur K***, cabaret philosophique et musical
Création au Cabaret Baroque-Lyon.
- 2000 ***Opéra Soufflé***, théâtre et musique, dans le cadre du festival Grame-Musiques en Scène.
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin.
- 1999 ***La vie à deux d'après Dorothy Parker***
Création au Théâtre des Marronniers, Lyon.
- 1999 ***Je me souviens...*** d'après **Georges Perec**
Création au Centre Léonard de Vinci.
- 1998 ***Le Révizor*** de **Nikolaï Gogol**, traduction **André Markowicz**
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin.

- 1997 ***L'Usage de la Vie***, commande d'écriture à Christine Angot
Création à la Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon. Festival d'Avignon.
- 1996 ***Belle du Seigneur*** d'Albert Cohen, quelques chapitres dérobés
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin.
- 1995 ***Les Fossiles*** de Robert Claing
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin.
- 1994 ***Phèdre*** de Jean Racine
Création au Théâtre des Célestins - Lyon.
- 1993 ***L'étourdi*** de Molière
Création à la Comédie de Picardie
- 1992 ***Maison du Peuple*** d'Eugène Durif
Création Avignon Festival Off.
- 1991 ***Transsibérien*** d'après Blaise Cendrars
Spectacle Musical et Forain
Création au C.A.C. d'Annecy.
- 1990 ***Nord Sud : Ballade Hexagonale*** de Paul Fructus
Création à la Maison des Comoni Le Revest les Eaux.
- 1989 ***Médée*** de Jean Vauthier
Création au C.A.C. d'Annecy.
- 1988 ***Callas*** de Jean-Yves Picq
Création au Centre Léonard de Vinci.
- 1986 ***Les Tragédiennes sont venues*** d'après St John Perse
Création du Grand Nuage de Magellan à Châteaувallon.

**D'une écriture associée
Samuel Gallet / Lardenois et Cie**

**Calendrier du Compagnonnage
Année 2008 et 2009**

- 1 – Travail préparatoire : rencontres avec l'auteur,
choix des axes et des thèmes de la commande d'écriture,
premier travail de l'auteur** janvier à juin 2008

- 2 – Ecriture de la pièce (1^{er} étape)
(création octobre 2008 réalisée au Théâtre de Privas)** juillet à décembre 2008

- 3 – Ecriture de la pièce (2^{ème} étape)** janvier à mai 2009

- 4 – Ateliers d'écritures conduit par l'auteur** novembre à mai 2009

- 5 – Lectures publiques en lien avec la commande** novembre à mars-avril 2009

- 6 – Journée dramaturgique** avril 2009

- 7 – Rencontres en amont des représentations** mai et septembre 2009

- 8 – Dramaturgie et finalisation du texte (3^{ème} étape) en lien avec les répétitions**
septembre à novembre 2009

- 9 – Rencontres en aval des représentations** décembre 2009

Lettres de recommandation

Fabrice Melquiot
51 rue Cérés
51100 Reims

Le 1^{er} avril 2008,

Madame, Monsieur,

J'ai rencontré Samuel Gallet au sein du département d'écriture dramatique de l'ENSATT qu'il a intégré, il y a maintenant plusieurs années. Son écriture d'abord, son attitude exemplaire ensuite, m'ont convaincu de ses grandes qualités d'étudiant, puis d'écrivain de théâtre.

Curieux, passionné, vif, Samuel a toujours fait preuve d'un appétit et d'une clairvoyance qui dessinent désormais les contours d'une dramaturgie rien qu'à lui, d'une vision qui lui est propre, et qu'il peaufine de pièce en pièce. Par ailleurs, je l'ai souvent convié à des expériences d'écritures collectives au Centre Dramatique National de Reims auquel je suis auteur associé : il s'est toujours montré très créatif, réactif, prompt à partager le geste avec d'autres, pour le plaisir des rencontres. Cette saison, il dirige à la Comédie un atelier d'écriture que je lui ai confié ; les participants sont ravis de l'accompagnement.

Je ne peux qu'encourager metteurs en scène et directeurs de théâtre à embrasser cette œuvre en train de naître et à soutenir ce brillant début. Peu d'auteurs affichent avec autant de sérénité ambition poétique et envie d'en découdre avec le réel.

Cordialement,

Fabrice Melquiot

Jean-Pierre SIMEON

Le 28 Mars 2008

C'est très volontiers que je soutiens le projet de Dominique Lardenois d'accueillir comme auteur résident Samuel Gallet.

Je connais très bien Samuel Gallet pour avoir accompagné son parcours à l'ENSATT, et j'éprouve la plus grande estime à son égard tant en raison de son talent d'écriture, d'une rare maîtrise pour son âge, qu'en raison de ses qualités humaines. Esprit ouvert et cultivé, particulièrement apte au dialogue et à l'écoute, son travail d'écrivain témoigne par ailleurs de partis pris conscients et très personnels. Je ne doute pas un instant de l'apport que pourront représenter son engagement, sa force de conviction et ses qualités d'auteur au sein d'une équipe théâtrale.

Jean-Pierre Siméon

Document contractuel

Les termes du contrat sont les suivants :

Objet de la cession :

Samuel Gallet est engagé en qualité d'**auteur dramatique** :

- ✓ pour l'écriture d'une œuvre théâtrale que lui a commandé Dominique Lardenois, directeur artistique et metteur en scène de Lardenois et Cie.
- ✓ pour mettre en œuvre un ensemble d'actions artistiques et culturelles réalisées au Théâtre de Privas et sur le territoire d'implantation de la Compagnie : ateliers d'écritures, lectures publiques de ses œuvres, journées dramaturgiques réalisation de dossier pédagogiques et rencontres avec le public pendant les périodes de répétitions

Obligations de l'auteur :

L'auteur s'engage à respecter le calendrier de la mise en œuvre de son texte qui a été établi par la Compagnie.

- ✓ à participer aux répétitions, en tant que dramaturge,
- ✓ à être maître d'œuvre et à réaliser l'ensemble des actions artistiques et culturelles qui ont été établis en lien avec la commande,
- ✓ à résider, sur la durée du compagnonnage, à Privas ; ville où est implanté la Compagnie.

Obligations de la Compagnie :

La compagnie s'engage :

- ✓ à produire et mettre en scène l'œuvre commandée au Théâtre de Privas.
Mise en scène : Dominique Lardenois.
Répétitions prévues : de juillet à octobre 2009.
Représentations : novembre 2009, au théâtre de Privas / Scène conventionnée - Scène Rhône-Alpes.
- ✓ à assurée sur la durée du Compagnonnage toutes les conditions nécessaires (logement, mise à disposition d'un bureau, etc...) à la pleine réalisation des activités de l'auteur.

Budget prévisionnel

CHARGES	Total
Commande d'écriture	8 880 €
Ateliers d'écriture - (7 semaines de 40h) - en lien avec la commande - 2 en 2008 et 5 en 2009	12 419 €
Lectures publiques de l'auteur - en lien avec la commande - (sur la base de 6 lectures) - 2 en 2008 et 4 en 2009	2 957 €
Journées dramaturgiques organisés par l'auteur	986 €
Travail pédagogique - en lien avec les établissements scolaires de la Cie et le Théâtre de Privas - en amont et en aval des représentations	3 548 €
Travail dramaturgique - en lien avec les répétitions de la commande	2 835 €
Coût liée à la résidence - Transport, hébergement...	15 376 €
Edition - Editeur Rhône-alpins	6 200 €
Total :	53 200 €
RECETTES	Total
Etat	15 000 €
Région Rhone-Alpes (Soutien à des projets pluridisciplinaire)	15 000 €
Lardenois et Cie	10 000 €
Théâtre de Privas	8 200 €
Conseil Général de l'Ardèche	5 000 €
Total :	53 200 €

-ANNEXES-

Textes de Samuel Gallet

Encore un jour sans

Je pensais dommage, dommage que le type avec qui elle vit et qui est tout le temps défoncé, dommage qu'il ne puisse pas tomber dans la flotte et être emporté par les odeurs d'essence et les tourbillons.

Anita ne voulait pas rentrer tout de suite, alors je lui ai dit : *Ça serait bien, Anita. Il n'est jamais vraiment là et quand il est là, il dort et ne te regarde plus. Ça serait bien que tu t'en ailles. Moi je te regarde. Tu ne peux plus vivre avec lui.*

Anita laisse ses yeux comme si il n'y avait pas de fleuve, comme si il n'y avait rien, comme si je n'étais pas là juste à côté d'elle.

de

Samuel Gallet

*« Ainsi, ô toi, mon pauvre,
que ce soit terrible ou bien merveilleux,
ce n'est pas moi qui crie, c'est la terre qui gronde. »*

Attila JOZSEF
Ce n'est pas moi qui crie
Traduction Tristan Tzara

Banlieue.

A la lisière des villes.

Sur une friche, un hangar où vivent Yarold et Simon.

Yarold, 25 ans.

Simon, 20 ans.

Trapu, un peu gras, légère moustache, malformation de la main gauche, voix grave.

Près du hangar, une caravane dans laquelle Magda, vieille femme, lutte seule contre un cancer.

Un cabanon en tôle adossé au hangar.

Un arbre écrasé de soleil.

Chaque jour, Yarold prend le train, va en ville acheter ce qu'il faut pour vivre, acheter ce qu'il faut contre la douleur de Magda.

Dans la ville, près du fleuve, le bar 64 où travaille Anita, 24 ans.

C'est le plein été, les banlieues stagnent dans l'ennui et la chaleur.

1.

Dans le hangar.

Lumière d'été. Début d'après-midi.

Une entrée donnant sur l'extérieur.

Des fenêtres.

Une chaise vide éclairée par le soleil près d'une des fenêtres

Deux matelas avec couvertures à même le sol.

Une gazinière au fond.

Un évier. Près de l'évier un seau rempli d'eau.

Une machine à laver qui tourne. Ronnement monotone.

Une table avec deux assiettes. Un bocal où Simon a enfermé une araignée. Un sécateur.

Yarold est en train de faire chauffer des lentilles.

Simon près de la machine à laver le regarde.

Long moment.

Puis Simon montre du doigt un point sur le compteur de la machine.

SIMON. - Normalement c'est à cet endroit, là, que tu reviens.

Il montre où en est le programme.

Et nous sommes là.

Un temps.

Le matin j'appuie sur la machine et je sais toujours quand tu vas rentrer.

Un temps.

Tout sera propre.

YAROLD. - Qu'est-ce que tu as mis dedans ?

SIMON. - Les pantalons, les chemises.

YAROLD. - Pourquoi ça fait ce bruit là ?

SIMON. - Regarde, hier j'ai ouvert les lentilles et je me suis coupé. Quand tu n'étais pas là. Tu ne dois pas te couper Yarold.

Simon prend le sécateur sur la table et le montre à Yarold.

L'arbre, il y a une branche je lui ai coupé, elle pourrissait, elle gênait les autres.

Simon désigne le bocal qui contient l'araignée sur la table.

Elle aussi, elle dévorait l'arbre.

Je la voyais revenir tous les jours alors je l'ai enfermée.

Regarde. Toute petite et elle dévorait l'arbre.

YAROLD. - Qu'est-ce que tu lui donnes à manger ?

SIMON. - Des miettes et des mouches mortes.

YAROLD. - C'est pas la saison.

SIMON. - Elle vivra jusqu'à septembre.

YAROLD. - L'araignée oui.

Simon regarde Yarold faire chauffer les lentilles.

Ronnement toujours de la machine.

SIMON. - Il faut que tu ailles dans la caravane.

YAROLD. - C'est pas l'heure.

Simon montre un point sur le compteur, plus loin que là où en est le programme.

SIMON.- Normalement c'est là, la piqûre.

YAROLD. - Tu vois.

SIMON. - Elle a crié ce matin.

YAROLD. - Il n'y en a plus de piqûre. Tu manges et on va acheter ce qu'il faut.

SIMON. - Il faut que tu y ailles.

YAROLD. - Tu manges d'abord.

Simon va s'asseoir à la table avec le bocal de l'araignée dans les mains, qu'il pose devant lui.

SIMON. - Ce matin, j'étais content.

Je me réveille dans le hangar, les bruits des trains et la lumière partout.

J'ai vu dans ma tête Baral et Magda rire l'année dernière quand c'était la lumière partout aussi.

Et Baral me dit *Tu iras loin Simon* mais je ne savais pas où, et Baral, il ne me l'a pas dit, il te l'a dit à toi, Yarold ?

YAROLD. - Désolé.

SIMON. - Je suis allé dans la caravane demander à Magda.

Et j'étais content même si Baral ne lui avait pas dit non plus.

Magda crie parce qu'elle veut une piqûre.

Yarold va revenir, Magda, écoute le bruit des trains.

Je ne sais pas où j'irais loin mais je sais que tu reviens toujours.

Magda veut une piqûre. Son visage est jaune, elle pleure et je suis content.

Alors je vais derrière la caravane, et j'appuie sur là où les lentilles m'ont coupé pour pleurer comme Magda.

Il y a du sang partout sur mon doigt et sur la terre qui tombe, je suis content parce que c'est comme celui de Magda.

Toi aussi tu dois être contente, Magda, j'ai arrosé l'arbre, il a poussé très vite et bientôt il aura de grandes branches et tu pourras aller dessous pour attendre Yarold avec moi. Toi aussi tu dois être contente.

Elle m'a fait un sourire, elle était contente comme moi, et je n'étais plus triste du tout.

Écoute le bruit des trains Magda, c'est Yarold.

J'ai entendu un train, j'ai entendu deux trains, toujours je me disais que c'était toi et j'ai couru dans la rue pour t'attendre, il y avait la lumière, les enfants qui jouaient au foot, je leur ai montré ma main. Il faut que tu ailles faire la piqûre Yarold.

YAROLD. - Je t'avais dit de ne pas montrer ta main aux gens !

SIMON. - Pour rire. Comme les oiseaux ils sont. Ils courent partout en criant.

YAROLD. - Ne montre ta main pourrie à personne, pauvre con.

SIMON. - Tu ne dois pas me dire des méchancetés.

YAROLD. - Tu veux qu'on ait des emmerdes ? Que les gens viennent se plaindre aux flics parce que le débile du hangar fait peur à leurs gosses avec son moignon ?

SIMON. - Tais-toi.

YAROLD. - Tu veux manger ?

SIMON. - Tais-toi.

YAROLD. - Tu ne veux pas manger ?

Simon tend son assiette.

YAROLD. - Enlève-moi ce bocal.

SIMON. - C'est l'araignée je veux la voir.

YAROLD. - Tu as fait des trous pour qu'elle respire ?

Yarold prend le sécateur et fait un trou dans le couvercle du bocal.

SIMON. - Je ne veux pas qu'elle s'échappe.

Yarold fait encore un trou dans le couvercle. Puis il montre le bocal à Simon.

YAROLD. - Maintenant elle respire.

Yarold lui sert le plat de lentilles.

Simon se met à manger les lentilles en regardant l'araignée.

SIMON. - Les enfants qui jouent au foot.

Ils disent que je suis un fils de pute d'enculé.

Quand j'ai montré ma main et qu'ils ont fait les oiseaux.

YAROLD. - Tu n'avais qu'à pas leur montrer ta main.

SIMON. - C'est vrai que je suis un fils de pute d'enculé ?

YAROLD. - Comment savoir ?

SIMON. - Je ne suis pas un fils de pute d'enculé.

Magda elle m'a dit de venir quand j'étais petit sur le parking.

Elle ne m'aurait pas dit ça si j'étais un fils de pute d'enculé.

Quand je suis content je vois dans ma tête Magda qui me dit de venir et le parking qui disparaît.

Regarde Yarold, je me suis coupé avec les lentilles, et c'est la même couleur que le sang de Magda quand tu lui fais la piqûre, alors je suis pareil qu'elle.

Quand j'étais petit peut-être que mon sang était gris comme le parking, pas comme celui de Magda, mais maintenant je me suis coupé et regarde c'est la même couleur.

YAROLD. - Mange.

SIMON. - Je ne fais plus peur aux enfants si demain tu restes.

YAROLD. - Ne dis pas *demain* comme tu dirais *Ensemble*, comme tu dirais *Yarold, Magda et moi*.

Demain il n'y a que toi que ça concerne.

Au bar 64, pas mal de demain disparaissent chaque soir.

Toujours quelqu'un qui manque, et si je fais la remarque *ben merde y a moins de monde qu'hier*, c'est *bois-pour-deux* qu'on me répond.

Mais quand le soir d'après, je ne vois pas la différence avec la veille, que c'est le même whisky et la même main à côté de la mienne, alors ça commence à se serrer dans mon ventre.

J'ai l'idée que c'est Magda. Je bois pour deux.

Ça se coince dans mon ventre. L'idée que quand je rentre, oui!, cette fois c'est la bonne.

Mais toujours elle est là, toujours, chuchote ce qu'elle dit toujours:

Quand même drôle qu'il tienne aussi longtemps le salaud.

Et alors elle tapote l'endroit de son cœur.

SIMON. - Il ne faut pas que tu passes la nuit ailleurs. Il faut que tu rentres dans le hangar, sinon j'ai peur et Magda elle crie.

YAROLD. - J'étais avec Anita. Elle travaille au 64.

C'est elle qui me donne ce qu'il faut pour Magda.

Parce que le type avec qui elle vit, vend tout ce qui existe contre la douleur.

SIMON. - Il faut que tu ailles faire la piqûre.

YAROLD. - Elle peut attendre.

SIMON. - Tu dois.

YAROLD. - Mange.
Simon mange les lentilles.

Je ne vais pas partir.
C'est Anita qui va venir.
On s'aime bien.
Pas plus encore.

Elle vit près du périphérique, juste avant les banlieues, là où il y a le fleuve. Et les odeurs d'essence qui ne donnent jamais à personne l'idée de se baigner.

Anita dit que les mecs qui hurlent en sortant du bar, ils n'ont jamais assez bu pour aller jusqu'à se foutre dans la flotte.

Et puis elle crache dans l'eau à cause du tabac.

Ça veut dire que tu ne veux pas ?

Elle dit que ça ne veut rien dire du tout, mais que le type avec qui elle vit, ça fait longtemps qu'elle vit avec lui.

J'ai insisté.

C'est comme si tu étais morte Anita, ou que tu étais une pute. Une fille qui est avec un gars qui ne la regarde plus, qui lui donne du fric, et avec qui elle dort, c'est comme si elle était morte ou qu'elle était une pute.

Elle dit que non, que ce n'est pas pareil, mais c'est parce qu'elle sait bien que c'est vrai, et comme elle sait que c'est vrai elle dit non, comme toi Simon quand je te parle de ta main.

Et puis elle est partie, chez ce type qui ne doit même pas l'attendre, je reste près du fleuve.

Mais tout à l'heure elle va venir avec ce qu'il faut pour Magda, parce qu'elle veut voir où nous vivons.

SIMON. - Quand tu me parles du fleuve, des fois je vois une péniche.

YAROLD. - Et quand je te parle d'Anita ?

SIMON. - Une fille.

YAROLD. - Pas une de tes revues du cabanon mais une quand même.

Simon va chercher une feuille de papier dans un coin du hangar.

C'est sûr, elle ne voudrait pas être caressée par un mec sans main.

SIMON. - J'en ai dessiné une.

YAROLD. - Quoi ?

SIMON. - Ben... une péniche.

Il tend la papier à Yarold.

Ça ressemble ?
Les péniches, c'est comme ça ?

*Yarold regarde le papier.
Le repose sur la table.*

YAROLD. - Non.

SIMON. - Tais-toi.

YAROLD. - Ta péniche est ratée c'est tout, tu dessines mal les péniches.

SIMON. - Tais-toi.

YAROLD. - Qu'est-ce que tu veux Simon ? C'est moi qui vais faire les courses dans la ville, qui prends le train, qui achète ce qu'il faut pour la piqûre, qui s'occupe de toi et de Magda alors qu'on n'est même pas frère. L'argent de Baral c'est le mien, direct je peux le prendre pour moi, je suis son fils, et toi tu es une petite merde que Madga a ramassée, et Madga est une autre merde que Baral a ramassée parce qu'il en avait besoin dans ses vieux jours.

SIMON. - Magda, c'est pas une merde.

YAROLD. - Toi aussi il faudrait que tu travailles.

SIMON. - Je travaille. Je travaille. La machine à laver. Et il y a l'arbre et il y a Magda, et moi je donne à manger aux deux.

YAROLD. - Toujours l'espoir, que je pourrais un jour ne plus me souvenir du hangar, des friches et de l'arbre.

SIMON. - Pourquoi tu dis que tu veux nous oublier ?

YAROLD. - Rien ne me retient ici.

SIMON. - Tu ne dois pas nous laisser.

YAROLD. - Je vais partir peut-être.

SIMON. - LA PROMESSE.

YAROLD. - C'était à Baral de s'occuper de vous deux, il aurait dû attendre, attendre que je parte, et puis mourir.

SIMON. - *Magda est-ce que Yarold va partir et me laisser ?*
LA PROMESSE, LA PROMESSE, elle a dit.

YAROLD. - Il n'y a que les cons qui tiennent leurs promesses aux morts.

SIMON. - Tu ne dois pas.

YAROLD. - Dois pas quoi ?

SIMON. - Dire ça je sens il ne faut pas le dire.
J'ai une douleur qui est là.

YAROLD. - Où ?

SIMON, *il montre sa poitrine.* - Là.

YAROLD. - Tu grandis.

SIMON. - Tu n'as pas de douleur toi ?

YAROLD. - Pas à la poitrine

SIMON, *il touche son ventre.* - Ici.

YAROLD. - Tu as une douleur parce que tu grandis.

SIMON. - Tu crois que l'arbre aussi ?

YAROLD. - L'arbre quand il grandit a une douleur comme toi.
Est-ce que l'arbre s'inquiète Simon ?

SIMON. - Il ne parle pas.

YAROLD. - Parce qu'il n'a aucune inquiétude du tout. Parce qu'il sait que quand il a mal c'est qu'il grandit.

Simon mange ses lentilles.

SIMON. - Magda, elle grandit ?

YAROLD. - Non.

SIMON. - Pas comme l'arbre alors ?

YAROLD. - Magda va mourir.

SIMON. - Quand ?

YAROLD. - Impossible de savoir.

SIMON. - Pourquoi ?

YAROLD. - Ce n'est pas moi qui la tue.

Yarold indique la machine.

Combien de temps il reste ?

SIMON, *il ne bouge pas de la table.* - Je mange.

YAROLD. - C'est quoi ce bruit dans la machine ?

SIMON. - Les pantalons, les chemises.

YAROLD. - Comme s'il y avait quelque chose de dur.

SIMON. - Tout sera propre.

Pause.

YAROLD. - Toujours je crois entendre Baral. Qui ricane bêtement son verre de rouge à portée comme une boussole.

Maintenant c'est fini. N'en faisons pas toute une histoire.

Et il regarde la nuit qui n'a rien de plus à lui dire que le pylône d'en face.

Je te laisse tout ce que j'ai mis de côté ça vous mettra à l'abri pour quelques temps.

Magda ne tardera pas à me suivre. Reste avec eux jusqu'à ce qu'elle se décide.

C'est pas ta mère, c'est pas ton frère mais il faut s'occuper des gens qui sont là tout près, sinon de qui alors ?

Et moi je la lui aurais faite de toute façon la promesse pour qu'il vive jusqu'à ce que je parte, parce que je croyais que dire simplement *je te promets* pouvait l'empêcher de mourir, je lui aurais promis n'importe quoi pour ne pas me retrouver seul avec vous.

Mais il disparaît sans faire d'histoire, et la promesse, m'occuper du hangar, de sa femme malade, et de l'enfant adopté de sa femme, je la tiens.

Centaines de trajets dans les trains à revenir avec la bouffe, avec ce qu'il faut pour la douleur de Magda, jusqu'au hangar, loin du centre, la promesse je la tiens.

La nuit râle, c'est Magda dans ma tête, pour plus tard, je me dis, pour plus tard la vie du centre, pour plus tard mon ami mon vieux pote de moi-même, allez!, un hiver encore dans le hangar, un été à ne rien voir d'autre, je rentre en espérant qu'elle crève et que le meilleur commence, mais la promesse je la tiens.

Le fric de Baral diminue, Magda refuse de mourir, le fric de Baral disparaît, Magda ne meurt pas, mais je la tiens.

Jusqu'à quand ?

Toujours je crois entendre Baral.

Qui pour chaque bouchée avalée nous en indique le prix exact, nous rappelle que la viande a un poids !

Un Euro quarante. Répète. Un Euro quarante.

Il désigne l'assiette vide de Simon.

Soixante quinze centimes. Répète !

SIMON. - Soixante quinze centimes.

Yarold désigne l'araignée.

YAROLD. - Et ça ?

Il désigne Simon.

Et ça ?

Il désigne son propre crâne.

Et ça ?

Il désigne l'extérieur vers la caravane.

Et ça dans la caravane ?
Combien ?

SIMON, *il montre du doigt un point sur le compteur.*- Nous sommes là.

YAROLD. - Il y a un moment où ça s'arrête.

Un temps.

La machine comme Magda.

SIMON. - Pourquoi tu dis que c'est pareil ?

YAROLD. - Avec la machine on sait combien de temps attendre.

Simon court à la porte du hangar et hurle.

SIMON. - MAGDA.

YAROLD. - Laisse-la tranquille.

SIMON. - MAGDA. YAROLD DIT QUE TU ES LA MACHINE.

YAROLD. - Tu veux la tuer ?

SIMON. - MAGDA. YAROLD DIT QUE JE VEUX TE TUER.

Yarold ramasse le seau.

YAROLD. - Ferme-la.

Simon va à la table et prend vivement le sécateur, va vers Yarold et le menace.

SIMON. - C'est pour l'arbre.

YAROLD, *geste vers le sécateur.*- Donne.

Simon déchire avec le sécateur le dessin de la péniche qui traînait sur la table.

SIMON. - Je vais te faire ça. Je vais te faire ça.

Yarold fait mine de reposer le seau.

YAROLD. - Tu n'as pas d'humour Simon.

Simon repose le sécateur sur la table.

SIMON. - C'est pour l'arbre.

*Yarold jette violemment l'eau du seau sur Simon.
Simon court à la porte et hurle dehors.*

SIMON. - MAGDA.

YAROLD. - Arrête de gueuler.

*Yarold lui prend la main, la regarde.
Il lui relâche la main.*

YAROLD. - Si on fait ça tous les jours peut-être qu'elle finira par pousser.

SIMON. - Maintenant je vais aller lui dire à Magda.

YAROLD. - Va te plaindre à la vieille, elle va comprendre, c'est sûr, combien tu souffres d'avoir de l'eau sur la gueule.

Simon sort.

Yarold s'assoit sur une chaise.

Regarde le bocal où est enfermée l'araignée.

Ouvre le bocal et crache lentement dedans, laisse la bave tomber lentement.

Referme le bocal.

Puis regarde l'araignée.

Simon revient.

SIMON. - Elle dit que tu dois arrêter de me faire du mal.

YAROLD. - Pourquoi tu mens ?

SIMON. - Elle a dit qu'il fallait que tu arrêtes.

YAROLD. - C'est pas des larmes ça quand même ?

SIMON. - C'est l'eau de l'arbre.

YAROLD. - Elle n'a rien dit du tout, rien, pas vrai ?

SIMON. - Il faut aller arroser l'arbre. A cause de la chaleur.

Simon va à l'évier remplir de nouveau le seau.

YAROLD. - Qu'est-ce qu'il faudrait faire Simon pour que quelqu'un s'occupe de toi ?

SIMON. - Magda, elle m'a dit de venir quand j'étais petit sur le parking.

YAROLD. - Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour que quelqu'un vienne ?

Simon jette l'eau du seau qu'il vient de remplir sur Yarold.

SIMON. - Ça dans le silence elle m'a dit de le faire.

Simon remplit à nouveau son seau. Il rit.

YAROLD. - Quelqu'un finira bien par venir s'occuper de toi, par te donner un boulot, même si tu es complètement con, on te donnera bien quelque chose qui te permette de rester avec ton arbre, tes feuilles et tes araignées.

SIMON. - Je travaille, je travaille. Il y a Magda et il y a l'arbre et moi je protège les deux.

Simon sort dehors avec le seau.

Ronronnement toujours de la machine à laver.

2.

Le hangar.

Milieu d'après midi.

Ronronnement toujours de la machine à laver.

Simon assis sur le matelas, laisse ses yeux jouer avec la lumière.

De temps à autre il bouge les lèvres comme s'il murmurait quelque chose, puis comme s'il se contredisait.

Yarold assis sur le sol, dos au mur.

Long moment sans rien.

Anita entre, un sac à la main.

Simon complètement immobile.

Anita regarde l'intérieur du hangar.

ANITA. - C'est ici alors ?

YAROLD. - On va ailleurs ?

ANITA. - Ici, c'est bien.

YAROLD. - C'est très bien, oui.

ANITA. - Je ne vais pas rester longtemps.

(à Simon) Bonjour.

Anita se promène dans le hangar.

Simon la regarde immobile.

Vous avez même une machine à laver.

YAROLD. - Pourquoi tu ris ?

ANITA. - Rien, je ne ris pas.

Simon se lève et sort la main sur son sexe.

YAROLD. - Je suis arrivé il y a un an. Pour passer l'hiver, parce que je n'avais pas de travail. Seulement un peu de l'argent du père.

ANITA. - C'est pour qui la came ?

YAROLD. - Pour l'autre là qui vient de sortir, sinon il devient violent.

ANITA. - J'ai tout de suite su que ce n'était pas pour toi, dès le premier soir.

YAROLD. - Ce genre de type, il faut leur en mettre plein les veines pour qu'ils oublient que personne ne veut d'eux.

ANITA. - Pourquoi tu ne voulais pas que je vienne ? À cause de lui ?

YAROLD. - Je le connais depuis si peu de temps que ça ne vaut vraiment pas la peine d'en parler.

ANITA. - Il vit dans la caravane qui est là ?

YAROLD. - Il n'y a personne dans la caravane.

Elle pose le sac sur la table.

ANITA. - Ça devient de plus en plus dangereux maintenant, tu sais, et comme ça devient de plus en plus dangereux/

YAROLD. - C'est plus cher.

ANITA. - Tu prends ?

YAROLD. - Mon argent ton argent je voudrais que ce soit le même.

ANITA. - Tu prends ou pas ?

YAROLD. - Plus besoin.

ANITA. - Et l'autre alors ?

YAROLD. - Je ne vais pas rester ici longtemps.

Un temps.

ANITA. - Tu peux redire ce que tu as dit, juste le redire.

YAROLD. - Il faut que tu partes de chez Matt.

ANITA. - Ce n'est pas forcément sûr.

YAROLD. - Depuis combien de temps tu es avec lui Anita ?

Tu as vingt-quatre. Si tu as commencé à te déshabiller avec lui à dix-huit, six années.

ANITA. - Dis pas ça.

YAROLD. - Qu'est-ce que tu veux ?

Rester le regarder faire chauffer des cuillères avec un briquet ?

ANITA. - Des fois je crois que c'est encore possible de l'aider, quelque chose me dit que c'est possible, alors je suis heureuse.

YAROLD. - Pourquoi tu mens ?

ANITA. - Ce n'est pas forcément sûr.

YAROLD. - Avec lui rien ne bougera jamais.

ANITA. - Même si je n'aurais pas dû le rencontrer, que ce n'est pas la bonne personne, ni la bonne vie, ce n'est pas forcément sûr que j'arrive à ne plus jamais le voir.

Pause.

Ils étaient dix hier quand je suis rentrée à faire semblant d'être morts.

Matt me donne ce qu'ils ont pris, un anesthésiant pour les chevaux mais tu en trouves aussi en ville. Et nous sommes onze à regarder le matin comme si la journée n'avancait pas.

Je sens de l'eau venir dans ma bouche, l'eau noire du fleuve m'étouffer lentement, je suis toujours dans la chambre avec les dix autres qui font semblant d'être morts.

Mon corps glisse, la main de Matt sur ma cuisse remonte jusqu'à mon sexe, je ne sens aucune chaleur contre ma cuisse ni dans mon sexe, alors je l'enlève.

Je pars dans la rue, je prends la voiture pour faire le tour du périphérique.

YAROLD. - Tu tournes en rond.

ANITA. - Pour trouver l'endroit où le cercle se fragilise.

YAROLD. - C'est moi l'endroit.

ANITA. - Dis pas ça si vite.

YAROLD. - Tu prends ta voiture, tu fais le tour du périphérique, tu t'évades, chantes très fort des chansons très bêtes, pour revenir une heure après. On appelle ça une permission Anita.

ANITA. - Une douche.

Elle pousse le sac vers Yarold.

Prends-la.

YAROLD. - Je ne t'achète plus rien maintenant.

ANITA. - Je donnerai du fric à Matt en disant que c'est le tien.

YAROLD. - Mon argent ton argent je voudrais que ce soit le même.

ANITA. - Et qu'est-ce qui te dit que je ne vais pas te faire du mal ?

YAROLD. - Et qu'est-ce qui te dit que je ne vais pas te faire du mal ?

Pause.

ANITA. - Des centaines de nuits peut-être avec celui qui n'aurait pas dû être là, et des centaines peut-être sans celui qui aurait dû y être, mais comment savoir, ce n'est pas forcément sûr.

YAROLD. - L'hiver va revenir Anita.

Ceux qui sont seuls le resteront, ceux qui s'enferment ne s'évaderont pas.

Mais nous serons ailleurs. N'importe où, dans une chambre, tu n'auras plus à te dire si c'est juste ou non, tu n'auras plus besoin de penser. Moi je fais ça pour deux.

ANITA. - Et comment je fais si je pars du 64 ?

YAROLD. - Je prends le train tous les jours.

Je traverse les banlieues.

Il y a l'espace pour dix villes uniquement entre le centre et le hangar.

Pas bien compliqué de trouver la nôtre, même si tous te disent le contraire pour être sûr de garder la leur.

ANITA. - Si je n'ai plus de travail ?

YAROLD. - J'ai encore un peu de l'argent du père.

ANITA. - Et après ?

YAROLD. - N'importe où on peut en trouver. Ça coule dans les rues. Suffit de voir les gens du centre. Ils attendent tous qu'on les déleste un peu.

On ne va pas toujours se dire que c'est pour les autres.

On ne va pas leur laisser tout bouffer à notre place.

ANITA. - Matt aussi disait les mêmes choses avant.

Et maintenant je sais qu'elles ne sont pas comme elles avaient été dites.

YAROLD. - Moi c'est la première fois que je te les dis.

ANITA. - Ça sera pareil.

YAROLD. - Si je te frappe, tu as mal, même si tu as déjà été frappé un millier de fois parce que c'est un pauvre mec. Et si je t'embrasse, c'est moi qui t'embrasse même si on t'a déjà embrassé un milliard de fois parce que tu es belle. C'est la première fois toujours.

ANITA. - Il faut que je parte travailler.

YAROLD. - Pourquoi tu es venue ?

ANITA, *prenant le sac.* - Pour ça.

YAROLD. - Moi j'entends que tu as un désir de moi.

ANITA. - Il faut que je travaille ce soir au 64.

YAROLD. - Je viens demain et on part.

ANITA. - Je ne dis pas que c'est sûr, seulement que c'est possible que je n'y arrive pas.

YAROLD. - Il y a des milliards d'autres endroits, regarde.

ANITA. - Si longtemps sa peau contre moi que c'est comme si il fallait que je me coupe.

YAROLD. – Je viens demain au 64, et on brise le cercle.

Elle sort avec le sac.

Il reste sur le seuil à la regarder.

3.

Soir.

Dans le hangar.

Yarold assis sur le matelas.

Long moment sans rien juste le ronronnement monotone de la machine à laver.

Simon revient de dehors.

SIMON. - Le ciel maintenant c'est le soir.

Il va voir la machine à laver.

Il montre du doigt un point sur le compteur.

Tu dois aller faire la piqûre.

YAROLD. - Déjà fait.

SIMON. - Elle est contente alors ?

YAROLD. - Tu as vu Anita et tu es allé dans le cabanon ?

SIMON. - Anita, je veux qu'elle revienne.

YAROLD. - Combien de fois par jour tu vas dans le cabanon regarder tes revues ?

SIMON. - Moi j'aime bien.

YAROLD. - Pas dix fois par jour.

SIMON. - Sinon j'ai mal là.

Il touche son ventre.

YAROLD. - Faudrait pas que tu te l'arraches.

SIMON. - Tu ne dois pas le dire à Magda.

Un temps.

Tu vas le dire Yarold ?

YAROLD. - Pourquoi ? Tu as honte ?

Pause.

SIMON. - Moi je voudrais aussi qu'Anita elle vienne me toucher.

YAROLD. - Elle ne veut pas être caressée par un mec sans main.

SIMON. - Moi je veux.

YAROLD. - Il y en a d'autres Simon, il faudrait que tu partes du hangar.

SIMON. - Dis-lui de revenir.

YAROLD. - Pourquoi ça fait ce bruit dans la machine ?

SIMON. - C'est Magda qui appelle.

Simon court à la porte pour écouter.

YAROLD. - Cette fois ça serait bien que ce soit la bonne.

SIMON. - Peut-être qu'elle est tombée.

YAROLD. - Peut-être qu'elle veut que tu l'aides à pisser.

SIMON. - Il faut aller voir.

YAROLD. - Je lui ai déjà fait la piqûre.

Simon écoute.

SIMON. - Elle n'appelle pas.

YAROLD. - C'est la machine.
Ça ne fait pas ce bruit d'habitude.
Qu'est-ce que tu as mis dedans ?

SIMON. - Tout sera propre.

YAROLD. - Et tout le monde s'apercevra en même temps que Magda existe et qu'elle n'existe plus.
Tu vois ?

Un temps.

Tu ne vois rien ?

Un temps.

Le sécateur.
Ce que je peux aller faire.
Le mettre sur son visage.

SIMON. - Tu ne dois pas.

YAROLD. - Quelqu'un est venu aujourd'hui Simon ?

SIMON. - Anita.

YAROLD. - Quelqu'un est venu voir Magda ?

SIMON. - Personne.

YAROLD. - Magda, c'est comme l'araignée de ton bocal.
Rien de plus que l'araignée de ton bocal.
Personne ne vient.
Les passants ne marchent plus à reculons pour jeter un coup d'œil dans le hangar.
Personne ne vient voir Magda.
Et pourtant Simon, si je la tue - Laisse-moi parler - Si je la tue maintenant, un quart d'heure après, des dizaines de nez écrasés contre les vitres.
Les flics et les juges se mettront à fouiner dans tous les coins, avec des chiens et des gants comme si d'un coup c'était devenu d'une si grande importance.
Alors que si je prends l'araignée de ton bocal, que je la roule entre les doigts comme une petite boule de pain noir, jamais personne ne viendra.
Peut-être simplement parce que Magda est plus grosse.

SIMON. - Moi aussi l'araignée je m'en fiche.
Je m'en fiche c'est juste pour regarder.

Longue pause.

*Simon s'est assis et regarde le bocal qui contient l'araignée.
Yarold regarde dehors.
Regarde l'intérieur du hangar.*

YAROLD. - Allez merde!, qu'est-ce qui nous en empêche ?

Doit bien y avoir quelque chose dans le cabanon, une arme, elle y a toujours rangé cartons papiers vieilles godasses, vas-voir.
Qui nous en voudrait de tuer Magda ? De partir chacun de son côté ?
Dans la ville qui ne nous attend pas, qui n'en a rien à foutre, logique, du hangar et de la friche.
Comment veux-tu que quelqu'un puisse dire quoi que ce soit si on bute une vieille malade ?
Ça ne gênera personne. Allez ! Vas-voir.

SIMON. - Tu ne dois pas, Yarold, tu ne dois pas dire ça.

YAROLD. - Si on voulait vraiment la soigner, si tout le monde s'y mettait, la merde dans son ventre, on la nettoierait en moins de deux comme les éboueurs les places le dimanche.
Alors on va le faire et si un type vient nous dire *vous n'auriez pas dû !*
Je lui demande, je lui demande vraiment :
Tu étais où toi alors fils de pute ?
Dans le hangar ? Dans la caravane ? Quand Magda les yeux à la fenêtre quand elle gueulait ?
Parce que des fois, j'aurais voulu que tu sois là, besoin, si seulement.
Mais tu n'étais pas là où nous vivons, où nous sommes, dans la banlieue avec Magda qui gueule.
Maintenant que je l'ai fait tu n'étais pas là quand il fallait tant pis pour toi maintenant il faut que tu te taises. Il fallait bien que quelque chose se fasse. Il faut que tu te taises.
La mort de la vieille qu'elle vienne enfin pour que le meilleur puisse venir.
Il fallait bien que quelque chose se fasse pour accélérer le meilleur, qu'enfin il arrive.
Et toi tu ne m'as pas aidé. Pour le meilleur, tu ne m'aides pas. Jamais. Alors, laisse-nous.

Pause.

SIMON. - Pourquoi tu dis que l'araignée c'est comme Magda ? Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

YAROLD. - C'est exactement pareil.

Simon prend le bocal qui contient l'araignée.

SIMON. - L'araignée ne me dit pas de venir.
L'araignée ne parle pas.
Magda, je l'entends dans ma tête. Pas l'araignée.
Quand j'étais petit sur le parking, Magda je l'entends me dire *viens*.
Parce que personne ne voulait de moi.
Elle me donne du pain et du saucisson pour me dire de venir.
Je cache ma main dans ma poche pour pas qu'elle regrette.
On marche devant les caravanes sur le parking.
Il sont tous devant les bidons qui fument.
Magda parle à chacun.
Personne ne connaît ce gosse ?
Ceux qui me gardent depuis cinq ans sont partis.
Personne ne connaît ce gosse deux fois ?
J'en ai six, je mange le saucisson et je me tais.
Trois fois ?
Ceux qui m'avaient ne veulent plus m'avoir, personne ne veut me prendre.
Alors elle met sa main sur ma tête.
Si je le tue ? Elle dit.
Moi j'ai pas peur, personne ne lève les yeux.
Personne ne le connaît, prenez-le. Alors ils disent, et elle m'emmène dans la caravane.
Et puis on est venu ici.
Il y a Baral, il y a toi.
Magda, je suis pareil qu'elle.
Je me suis coupé, et regarde, c'est la même couleur.

YAROLD. - Magda t'a dit ?

SIMON. - Ça.

YAROLD. - Non l'autre chose, sur toi, où tu as été fabriqué ?
Dans le dernier chiotte de la ville par deux êtres qui au lieu de se battre.

Un geste vers la main mal formée de Simon.

Tu vois bien que tu es une erreur.

SIMON. - Parce que j'étais trop pressé de voir l'arbre et de vous voir Magda Baral et toi.

YAROLD. - Même le type le plus pressé du monde n'oublie pas sa main.

SIMON. - L'arbre aussi des fois quand il pousse il a des nœuds aux branches.

YAROLD. - Tu sais ce que j'aurais oublié moi si j'avais été trop pressé de vous voir ?

Simon brise le bocal qui contient l'araignée sur le sol.

SIMON. - Voilà. Il n'y a plus rien à parler.

Long moment où Simon piétine les éclats de verre, piétine l'araignée.

YAROLD. - Ça peut durer encore longtemps, toi moi Magda, encore longtemps.

SIMON. - LA PROMESSE.

YAROLD. - Qu'est-ce qui m'oblige à la tenir ?
Baral était vivant quand je la lui ai faite. Maintenant il est mort.

SIMON. - LA PROMESSE.

YAROLD. - Je n'ai rien promis à un mort.
Avec la machine, tu sais combien de temps attendre, mais pour Magda, jusqu'à quand ?
Et nous sommes encore là, juillet août, l'hiver va revenir et nous serons encore là, tous les trois, jusqu'à quand ?

SIMON. - Tais-toi.

YAROLD. - Ça continue là, juste à côté, là-bas, ça existe !
Les filles de tes revues, elles continuent ailleurs, elles vivent. Toi tu restes comme un con avec les dix secondes de la pose, mais elles, elles vivent ailleurs. Et elles ne veulent pas d'histoires de mains pourries, pas d'histoires de hangar, de mortes et de vieillesse.

SIMON. - Tais-toi.

YAROLD. - Simon, je ne te veux pas de mal.
Parfois je te regarde et c'est comme si tout le monde était là. Qu'il n'y avait besoin de personne d'autre. Que toute la ville était là, ses rues enfoncées calmement dans ton visage, toute la ville entière contenue dans ton visage, et il n'y a alors plus du tout l'envie de partir. Mais maintenant dis-le moi, allez, comme un secret qu'on murmure à l'oreille d'un chien parce qu'il n'y a personne d'autre qui te lèche les joues, s'il te plaît, dis-moi que toi aussi tu en as l'envie.
Magda ne t'entend pas. Allez, toi aussi, Simon.

Pause.

La machine à laver s'arrête.

Yarold va ouvrir le hublot.

YAROLD. - Qu'est-ce que tu avais mis dedans ?

*Yarold sort de la machine à laver ce qu'il reste d'un livre.
Il le jette par terre.*

SIMON. - TU NE DOIS PAS TOUCHER.

*Simon repousse Yarold de la machine.
Et se met à sortir d'autres livres trempés de l'intérieur de la machine.
Yarold près de la table, a mis la main sur le sécateur.*

YAROLD. - Qu'est-ce que ce que tu as fait Simon ?

Simon jette les livres trempés sur le sol.

SIMON. - *Pourquoi tu restes allongée Magda ?*

Regarde les livres de Baral où ça parle des vieilles, elle dit.

Mais je ne te trouve pas dedans Magda.

Nulle part dans les livres où je cherche.

Il faut que les pages soient propres pour que Magda puisse venir dedans.

Il faut que tout soit propre. Pour qu'elle puisse venir dedans.

Simon jette un dernier livre au sol.

Puis il sort de la machine deux pantalons et une chemise, les jette en boule sur le sol.

Et va s'allonger sur le matelas.

Yarold, immobile le sécateur à la main, regarde Simon qui a fermé les yeux.

YAROLD. - Simon ?

Simon ne répond pas, allongé sur le matelas, les mains entourant l'oreiller.

Yarold sort du hangar le sécateur à la main.

Long moment.

Yarold entre.

Repose le sécateur sur la table.

Cherche une autre arme.

Prend un couteau dans l'évier.

Repose le couteau.

Immobilisé il regarde Simon qui s'est endormi.

Un moment.

Il s'approche.

YAROLD. - Simon ?

Il prend l'oreiller que Simon entoure de ses bras.

Simon ne se réveille pas.

Yarold ressort avec l'oreiller vers la caravane où Magda agonise.

Très long moment.

Simon se retourne en dormant face au mur.

Très long moment à nouveau.

Puis Yarold revient les mains vides.

YAROLD. - Simon ?

Simon ne se réveille pas.

Yarold reste immobile devant Simon endormi.

4.

Dans le hangar.

Matin.

La chaise vide est toujours là près d'une des fenêtres, éclairée par le soleil qui se lève sur la banlieue et les friches.

Simon boit du lait près de la machine à laver qui tourne.

Ronronnement monotone.

Yarold sur le matelas immobile.

Pas loin de lui un sac vide.

SIMON, indique un point sur le compteur de la machine à laver. - Normalement c'est là, que tu t'en vas.

Il montre où en est le programme.

Et maintenant c'est, là.

Il faut que tu partes.

Il faut que tu ailles acheter à manger pour moi et Magda.

Il montre de nouveau le compteur de la machine à laver.

C'est là, normalement, le matin, que je te vois devenir petit dans la rue.

Quand tu disparais, moi j'arrose l'arbre et puis je cours regarder la machine pour savoir quand tu vas rentrer.

Et des fois Magda vient s'asseoir dans le fauteuil, je lui parle de l'arbre et on écoute le bruit des trains.

Il montre un autre point sur le compteur bien plus loin que là où en est le programme.

Normalement c'est à cet endroit, là, que tu reviens.

Pourquoi tu ne pars pas Yarold ?

Faire les courses pour moi et Magda.

Je vais avoir faim.

Parce que j'ai mal dormi.

Parce que tu as dit des méchancetés hier.

Je ne comprends pas quoi.

Je me suis endormi.

Parce que je dors quand j'ai peur.

Et quand tu dis des méchancetés.

Pourquoi tu ne vas pas chercher à manger Yarold ?

Il faut que tu ailles chercher à manger, Yarold.

Je vais avoir faim.

Est-ce qu'il reste beaucoup de lentilles ?

Pourquoi tu ne vas pas acheter des lentilles, Yarold ?

J'ai faim.

J'AI FAIM.

YAROLD. - Bois ton lait !

Simon boit son lait.

C'est bon ?

Simon acquiesce.

Profite bien.

Un temps.

Tu as vu ?

Rien n'a bougé.

Le soleil.

De nouveau.

Au-dessus.

Yarold écoute les bruits qui vont et viennent dans le lointain.

SIMON. - Pourquoi tu ne fais rien Yarold ?

YAROLD. - Cru au bruit d'un camion.
C'est passé.
Personne ne viendra.

SIMON, *il montre un point sur le compteur de la machine.* - Normalement c'est là, la piqûre.

YAROLD. - Tu l'as entendue crier ce matin ?

SIMON. - Quand je me suis réveillé, je suis allé dans la caravane et elle dormait avec un oreiller sur la tête.

Pause.
Simon boit son lait.

YAROLD. - Magda n'a plus besoin de piqûre.

SIMON. - Si elle dort, elle est contente, c'est bien.

Pause.
Simon boit son lait.

YAROLD. - Rien n'a bougé.
Quelle est la différence que Magda existe ou qu'elle n'existe plus ?

SIMON. - Pourquoi tu n'aimes pas Magda ?

YAROLD. - C'est plus Magda dans la caravane.

SIMON. - Magda.

YAROLD. - Personne ne s'est aperçu de rien.

Simon termine son lait.

Un jour, tu sais, on devra partir du hangar.
Des flics viendront sur la friche et ils le détruiront.
De grandes machines viendront construire autre chose à la place pour des autres que nous.
Qui seront heureux que l'on construise quelque chose pour eux.
Comment pourras-tu leur en vouloir ?
C'est comme ça.
Tu ne pourras rien dire.
Personne ne t'entend quand tu cries dans le silence.
Qui pourrait t'entendre dans le bruit des machines ?
Et toi et moi on partira ailleurs.
Loin comme te le disait Baral.
On n'habite pas toujours au même endroit toute sa vie.

Pause.

Habille-toi avec des affaires propres Simon.
On va prendre le train. On va aller dans la ville.

SIMON. - Je veux pas.

YAROLD. - Tu prends tes affaires et tu viens.

SIMON. - Je dois travailler, il y a l'arbre, bientôt il aura chaud dans le soleil.

YAROLD. - Je ne peux pas te laisser. Tu n'es pas foutu de te débrouiller. C'est pour ça non ?, que personne ne voulait de toi.

SIMON. - Magda si.

*Simon va prendre le seau.
Yarold lui enlève le seau des mains.*

YAROLD. - Je te dis de t'habiller. Tu enlèves ce pantalon dégueulasse, pour pas qu'on ait honte quand il y aura des gens.

SIMON. - Je veux pas.

YAROLD. - Tu fais ce que je te dis.

SIMON. - Il y a quoi dans la ville ? Y a pas l'arbre et y a pas Magda.

YAROLD. - Le fleuve et les péniches.

SIMON. - Les péniches.

YAROLD. - On va aller les voir.

SIMON. - Anita elle va venir ?

YAROLD. - Peut-être que non.

SIMON. - On va aller la voir ?

YAROLD. - Peut-être que non.

SIMON. - Moi je veux.

YAROLD. - Alors enlève ce pantalon et lave-toi dans l'évier.

*Simon enlève son pantalon.
Et va à l'évier.
Il s'asperge d'eau. S'arrête.*

YAROLD. - Encore.

Simon s'asperge d'eau. S'arrête. Regarde vers la fenêtre.

SIMON. - Mais si Magda est toute seule, elle ne va pas être contente.

YAROLD. - Encore.

Simon s'asperge d'eau.

SIMON. - Moi je vais lui dire qu'on va voir les péniches.

YAROLD. - Il faut la laisser dormir. Tu ne crois pas Simon ? Qu'il faut la laisser tranquille ?

SIMON. - Pourquoi tu pleures Yarold ?

YAROLD. - Je ne pleure pas.

SIMON. - Moi j'entends comme si tu pleurais.

YAROLD. - Allez grouille, pauvre con.

SIMON. - Si tu dis ça, je ne vais pas dans la ville.

YAROLD. - S'il te plaît.

Simon s'asperge encore une fois et se frotte le visage.

Prépare tes affaires.

SIMON, regardant par la fenêtre du hangar. - Et l'arbre ?

YAROLD. - L'arbre peut très bien ne pas boire pendant une semaine.

SIMON. - Et Magda ?

YAROLD. - Magda n'a plus besoin que tu la gardes.

SIMON, regardant par la fenêtre du hangar. - Une voiture.

YAROLD. - Tu ne te souviens pas de cette nuit ?

SIMON. - Tu m'as dit des méchancetés.

YAROLD. - Ce que je t'ai dit, peut-être que des gens vont venir te le demander.
Te demander ce que tu faisais dans le hangar avec moi et Magda, te parler de cette nuit, mais il ne faudra rien dire Simon.

SIMON. - Il y a quelqu'un qui arrive.

YAROLD. - Écoute-moi.

SIMON. - Anita.

*Yarold s'immobilise.
Anita entre dans le hangar.
Simon médusé regarde Anita.*

ANITA. - Tu as pensé que je ne viendrais pas.

YAROLD. - C'est moi qui devais venir.

ANITA. - Tu l'as pensé non ?

YAROLD. - C'est moi qui devais venir.

Simon sort la main sur son sexe.

ANITA. - Je suis partie.

YAROLD. - Pourquoi tu es venue ?

ANITA. - Je suis fatiguée.

*Anita s'assoit sur un des matelas débraillés.
Yarold se dirige nerveusement vers l'extérieur.*

YAROLD. - Je viendrai ce soir au 64.

ANITA. - Je ne retournerai plus travailler au 64.

Anita les mains autour de ses genoux sur le matelas.

YAROLD. - Il y a des milliards d'autres endroits.

ANITA. - Hier encore une fois je fais le tour du périphérique.

Ça tourne aussi dans ma tête.

Les images d'avant que j'ai trop regardées pour m'aider à croire que c'était encore possible.

On allait sur le bord du fleuve. On buvait des nuits entières. On partait en courant des restaurants chics sans payer. La voiture était déjà loin quand le serveur s'apercevait de l'arnaque. On rentrait tard les yeux vidés et il se serrait contre moi.

Dans l'appartement des gens passaient que je ne connaissais pas toujours, pour la came, pour une discussion, pour une nuit.

Et les sirènes des flics souvent le matin, et lui prêt à s'enfuir à l'autre bout de la ville.

YAROLD. - Pourquoi tu m'en parles toujours ?

Yarold à la porte comme pour surveiller Simon.

ANITA. - Ça tourne maintenant dans ma tête, j'accélère, je double les dernières voitures, ça tourne dans ma tête, les lumières du périph, toutes ces images d'avant que j'ai trop regardées, et je ne vois plus rien du tout.

YAROLD. - Je ne veux pas savoir qu'il existe !

ANITA. - Voilà c'est terminé.

Je lui demande de parler qu'il faut bien merde que l'on parle, mais je ne dis rien sur toi, parce qu'il n'y a encore rien à dire sur nous Yarold s'il te plaît.

Alors il dit *Demain*.

Et je sais que ça ne veut plus rien dire, que ça peut aussi bien dire jamais que tout de suite.

Possible que je n'y sois plus, je dis pour voir s'il va se relever.

On dit toujours ça pour se faire peur, et puis demain arrive, il dit parce qu'il ne comprend pas. Tellement immobile, des après-midi entiers, des nuits entières immobile avec la came, pour lui *Partir* ça ne veut rien dire d'autre que quand tu meurs.

Peut-être aussi que je dis mal les choses.

Et le silence comme si quelque chose de terrible allait arriver et qu'à chaque fois qu'on parlait c'était un couteau qu'on remuait dans nos poches.

Alors je dis que c'est possible que je ne revienne plus dans l'appartement pour dormir, ni demain ni jamais.

J'ai pas mal d'idées dans ma tête, il dit, *pour au cas où tu te tires*.

Et il me regarde comme on regarde une fenêtre et c'est ce qu'il y a derrière qu'on regarde, comme s'il savait quelque chose sur moi que j'essayais à tout prix de comprendre, qu'il me tenait par un endroit du corps sans que je ne sente jamais lequel.

Et je comprends que ces idées ont toujours été là, bien rangées dans sa tête avant même que je le rencontre, que ce ne sont pas des idées sur moi ni personne, que jamais elles ne changeront comme celles peut-être qu'ont les animaux ou les morts.

Je veux simplement qu'on ait des idées sur moi.

YAROLD. - Je ne pensais pas en avoir un jour et j'en ai, mais ce n'est pas ici que je peux te les dire.

Yarold toujours à la porte.

YAROLD. - Tu ne peux pas rester.

ANITA. - C'est toi qui m'as dit de partir.

YAROLD. - Je me préparais à te rejoindre.

ANITA. - Je ne peux plus retourner au 64.

Matt viendra. Peut-être pas ce soir, peut-être pas demain.

Mais il viendra parce que c'est comme si j'étais devenue son lit maintenant.

Je sais que les idées qu'il a.

Je sais qu'elles peuvent être sales.

Je voudrais vivre sans toujours comme si quelque chose de terrible allait arriver.

Elle s'allonge sur le matelas.

C'est ton lit ça ?

YAROLD. - Non.

ANITA. - Juste que ça s'arrête de tourner dans ma tête, que quelque chose s'arrête.

YAROLD. - Pas ici.

ANITA. - Je ne veux pas retourner chez lui.

Mais il me tient encore quelque part et je pourrais.

Même si ce n'est pas la bonne chose à faire.

Empêche-moi.

YAROLD. - Tu ne peux pas rester.

ANITA. - L'autre est parti.

YAROLD. - Je dois m'en occuper avant de foutre le camp.

ANITA. - Il n'a pas l'air violent du tout.

YAROLD. - Tu entends le bruit de la machine ?

ANITA. - Arrête-la.

YAROLD. - Tu entends ? Tous les jours Simon la met en marche, parfois même sans rien mettre dedans, et si tu l'arrêtes, il se met à hurler, il peut avoir une crise n'importe quand et tu ne sais jamais ce qu'il va faire.

ANITA. - Il y a la caravane sur la friche. On peut aller dans la caravane.

Faire l'amour toute la journée dans une caravane et puis aller se promener dans le centre ville, voilà c'est simple.

Je voudrais être comme un couple normal, avec ta main sur mon épaule, et puis sur mon cul, oublier l'appartement et la merde, aller dans le centre ville, regarder les boutiques, pouvoir te parler de n'importe quoi et que tu y trouves toujours quelque chose de beau.

Savoir qu'il y a un lit qui nous attend, et ne pas être pressé du tout d'y aller parce qu'on sait qu'il nous attend.

YAROLD. - Il n'y a pas de lit dans la caravane, il y a un trou dans le toit, c'est tout moisi à l'intérieur à cause de la pluie et de la chaleur.

ANITA. - Tant pis.

YAROLD. - Simon va revenir.

ANITA. - Je m'en fous qu'il nous regarde.

Pourquoi il ne pourrait pas nous regarder ?

Tu ne vas pas me laisser sur un matelas toute seule ?

Tu ne vas pas me laisser, non ?

YAROLD. - Dégage Anita !

ANITA. - Qu'est-ce que tu as ?

YAROLD. - Rhabille-toi merde.

ANITA. - Qu'est-ce que tu as ?

YAROLD. - Il faut que tu m'aides.

ANITA. - Voilà.

Elle l'agrippe pour l'attirer vers elle. Il se dégage.

YAROLD. - Tu ne peux pas rester !

Ça ne va pas très bien ici avec Simon.

Je dois l'emmener dans la ville, le mettre quelque part où des gens pourront le comprendre un peu, pourront s'occuper de lui, l'empêcher d'être violent et pas seulement avec de la came. Rhabille-toi. Pourquoi tu es venue ?

C'était à moi de venir.

Simon entre dans le hangar, regarde Anita.

Je te l'avais dit, non ?

Pourquoi tu ne m'as pas écouté ?

Pourquoi tu ne m'as pas obéi ?

SIMON. - Ça va être autrement alors ?

YAROLD, à *Anita.* - Je lui explique, je le calme, et on part ensemble avec lui.

Anita s'écarte, se relève, remet ses affaires maladroitement.

SIMON. - Anita, elle va venir ici Yarold ?

YAROLD, à *Anita*. - Je viendrai te chercher. Attends-moi dans la voiture.

ANITA. - Possible que je n'y sois plus.

SIMON. - On ne va pas partir ?

YAROLD. - Attends-moi !

Anita sort.

Simon a mis sa main sur son sexe.

SIMON. - Moi je veux qu'elle reste.

Yarold regarde Anita se diriger vers sa voiture.

Je veux qu'Anita revienne.

YAROLD. - On va partir avec elle.

Prépare tes affaires, on va dans sa voiture.

Yarold va prendre le sac qui était posé sur un des matelas et le tend à Simon.

Tiens, mets tes vêtements dedans.

SIMON. - Moi je vais le dire à Magda.

YAROLD. - Tu ne comprends pas que Magda n'a plus besoin que tu lui parles ?

SIMON. - Si elle dort, elle est contente, c'est bien.

YAROLD, *regardant dehors*. - Elle ne va pas nous attendre, merde !

SIMON. - Mais il faudra rentrer ce soir.

Simon va prendre dans un coin du hangar des feuilles de papier où il a sans doute dessiné des péniches, des fleuves, des friches et des hangars, et les met dans le sac.

Yarold fait un signe vers la friche puis s'approche de Simon.

Moment de silence.

YAROLD. - Simon, tu te souviens de quand tu dors ?

SIMON. - Quand je dors je suis bien, c'est quand je ne dors pas que j'ai mal là.

YAROLD. - Quand tu dors il y a souvent des couteaux qui se balancent ?

SIMON. - Quand je dors tout est ensemble.

YAROLD. - Pour ça que l'on dort pour être ensemble.

SIMON. - Je dors quand j'ai peur.

YAROLD. - Tu te souviens de cette nuit ?

SIMON. - Il y avait l'arbre et il poussait.

YAROLD. - De l'oreiller que tu as mis sur le visage de Magda pour qu'enfin il se calme ?

SIMON. - Il n'y avait pas Magda cette nuit dans ma tête.

YAROLD. - Depuis longtemps, je te voyais aller la nuit sur la friche, je t'appelais, tu ne me répondais pas, tu revenais les yeux fermés, et je comprenais alors que tu marchais en dormant. Une fois tu as marché jusqu'à la gare, et c'est moi qui t'ai empêché de monter dans un train sans te réveiller. Tu crois être allongé, que tout est immobile, mais tu marches, et hier soir je t'ai vu entrer dans la caravane.

SIMON. - Quand je dors, je ne marche pas, je dors.

Yarold regarde vers la friche.

Simon prend des vêtements qui étaient posés sur un des matelas, et les fourre en désordre dans le sac.

YAROLD. – Hier, sans me réveiller, tu es sorti du hangar avec le sécateur et le manche est humide. La nuit, les fenêtres fermées, le marchepied grince dans l'herbe, personne ne te regarde, tu entres dans la caravane. L'odeur est chaude de la journée et de la fièvre. Allongée sur le lit, dans la lumière électrique, Magda sourit. Elle sait que la douleur enfin va disparaître et déjà elle a moins mal. *La piqûre*, elle dit et elle cherche ton bras.

Tes mains sont humides comme si elles voulaient faire glisser le sécateur, tu sais que ce n'est pas l'arme qu'il faut, tu sors de la caravane, elle crie pour que tu reviennes, tu aurais dû te réveiller. Dans le hangar, un couteau, pas l'arme non plus, tu prends ton oreiller. Tu crois dormir allongé sur le matelas, mais le marchepied grince de nouveau, tu entres dans la caravane. Magda sourit, ce n'est pas elle, ce visage jaune avec les joues creusées, ce n'est plus Magda. *La piqûre*, elle dit, et déjà elle a moins mal. Tu as éteint la lumière. Tu approches l'oreiller comme pour le lui mettre derrière le dos. Personne ne te regarde. Les cris des enfants qui t'insultent ont disparu. Demain il y aura des cris pareils. Tu ne pourras rien y faire. Rien n'aura bougé. Demain il n'y a que toi que ça concerne. Et le visage de Magda disparaît sous l'oreiller depuis déjà dix minutes. Sans rien voir, en dormant, tu appuies, quelque chose s'éteint dans ta tête, un froid terrible dans tes membres, tu appuies.

SIMON. - Je ne comprends pas, je ne comprends pas ce que tu dis que j'ai fait.

YAROLD. - Tu as tué Magda.

SIMON. - C'est l'araignée que j'ai tuée.

YAROLD. - Tu dormais et tu l'as étouffée avec ton oreiller.

SIMON. - Le bocal, l'araignée et mon pied dessus.

YAROLD. - Personne ne le saura jamais.

SIMON. - Les bouts de verre partout.

YAROLD. - Tu as tué l'araignée, tu as tué Magda.

SIMON. - Regarde, je me suis coupé, et c'est la même couleur, je suis pareil qu'elle, alors si elle est morte moi aussi je suis mort et moi regarde, je ne suis pas mort, alors il faut que tu arrêtes de dire des méchancetés.

YAROLD. - Quand tu vas dans le cabanon, ça te fait du bien Simon ?

SIMON. - Je vais dans le cabanon pour ne plus avoir mal là.

YAROLD. - Quand tu es dans le cabanon, Magda est dans la caravane.

Elle crie toujours, elle veut la piqûre.

Toi tu es bien dans le cabanon, elle, elle a mal.

Toi tu es vivant, elle, elle est morte.

Tu comprends ?

La vieille est crevée enfin!, la vieille est morte.

SIMON. - MAGDA YAROLD DIT QUE TU ES MORTE.

Yarold l'attrape.

YAROLD. - Calme-toi !

SIMON. - Moi je sais que Magda elle dort, et que tu me dis des méchancetés.

YAROLD. - On va aller dans la ville te trouver un travail, quelque chose avec des arbres. Il y a plein d'endroits près du fleuve, où tu pourras travailler manger et dormir.

SIMON. - Je ne veux pas aller dans la ville.

YAROLD. - C'est justement dans la ville que les flics ne nous regarderont pas.

Pourquoi regarder un débile qui travaille dans un jardin ?

Tout ce que tu as à faire, c'est de ne parler à personne de Magda, de nous trois, du hangar, ou alors ils te bastonneront pendant des heures pour comprendre pourquoi tu as fait ça. Soi-disant pour comprendre.

SIMON. - Les gens me feront du mal à cause de ma main.

YAROLD. - Ils ne te feront rien. Les gens là-bas sont comme toi. Ils tuent quand ils dorment, comme toi. Eux aussi ont tué Magda.

SIMON. - Magda c'est pas l'araignée.

YAROLD. - Quand on dort, Simon, on dort quelque part.

Les gens pensent que quand ils dorment, ils ne font rien de mal.

Mais ils dorment quelque part. Dans de bien meilleurs lits que celui de la caravane.

Il y en a des centaines qui n'ont jamais dit à Magda de venir. Qui ne lui ont jamais dit :

Ne reste pas dans ta caravane, idiot, c'est dégueulasse, viens il y a de la place chez nous, allez!, viens!

Tout le monde s'en foutait bien, logique, qu'elle dorme dans une caravane.

Tout le monde s'en foutait bien, logique, qu'elle vive encore un mois ou deux.

Personne ne peut te dire, logique, *tu n'aurais pas dû la tuer, ce n'est pas bien de buter une vieille avec un oreiller.*

Parce que Magda est morte aussi de ne pas pouvoir dormir ailleurs.

Parce qu'en ne lui disant jamais de venir, ils l'ont tuée avec toi.

Et c'est aussi leurs mains qui appuyaient l'oreiller sur le visage de Magda jusqu'à ce qu'il disparaisse. Les gens là-bas sont comme toi Simon. Personne, logique, ne peut rien trouver à redire.

C'est normal.

Yarold regarde dehors.

On va y aller. On va partir avec Anita. On va aller dans sa voiture. Il faudra que tu la laisses tranquille. Tu ne dois rien lui dire, tu ne dois pas lui parler de Magda.

SIMON. - Maintenant je vais aller lui dire à Magda.

YAROLD. - Tu ne comprends pas ce que je dis ?

Elle va partir.

Tu ne comprends pas ce que tu as fait ?

Simon sur le matelas la main crispée sur le ventre.

SIMON. - Moi je ne veux plus avoir mal, là.

YAROLD. - Je ne t'en veux pas. Magda ne t'en veut pas, il fallait le faire, personne ne t'en voudra.

Simon la main sur son sexe s'approche de Yarold.

SIMON. - Je ne veux plus avoir mal.

Les filles des revues ici qu'elles se touchent. Et Anita ?

YAROLD. - Tu dois te taire, tu comprends ?

Simon agrippe Yarold.

SIMON. - IL FAUT QUE TU DISES A ANITA DE ME TOUCHER AUSSI.

YAROLD. - Ne crie pas.

SIMON. - IL FAUT QUE TU LUI DISES. QU'ELLE VIENNE ME TOUCHER.

YAROLD. - Calme-toi !

SIMON. - JE NE VEUX PLUS AVOIR MAL JAMAIS JE NE VEUX PLUS AVOIR MAL LA.

Yarold l'agrippe, l'attrape par la nuque, la lui serre, le met à genoux.

YAROLD. - Calme.

SIMON, *se recroquevillant.* - Dis à Anita de venir, dis-lui, dis-lui.

YAROLD. - Si tu lui parles Simon, si tu essaies de la toucher, je ne t'emmène pas voir les péniches.

SIMON. - Les péniches ? Les péniches qui vont loin dans la terre ? Dans toute la terre elles vont les péniches ?

YAROLD. - Dans toute la terre.

Elles restent dans la ville amarrées et tranquilles, sur les berges, des hivers longs, avec les masses d'oiseaux, amarrées et tranquilles et puis elles repartent dans les courants. Descendre le fleuve vers les deltas et plus loin.

SIMON. - Encore, encore.

YAROLD. - Les péniches sur le fleuve avec les tourbillons, les berges, le métal blanc.

SIMON. - Les péniches, le fleuve, comme dans ma tête, les tourbillons.

YAROLD. - Elles glissent sous les ponts des autoroutes, elles emportent du sable, des bêtes, et du pétrole, passent à côté des jardins où Simon travaille.

SIMON. - Je veux aller les dire à Magda.

YAROLD. - Il va pleuvoir, c'est la fin de l'été.

On la laisse dans la caravane. Il y a un trou dans le toit, elle sera peu à peu effacée par la pluie.

SIMON. - MAGDA. MAGDA.

Magda entre lentement.

MAGDA. - Ne crie pas Simon.

Elle va s'asseoir très lentement sur la chaise qui était restée vide près de la fenêtre du hangar.

SIMON. - Magda, dis à Yarold d'arrêter de me faire du mal.

MAGDA. - Laisse ton frère tranquille, Simon.

SIMON. - Magda, est-ce que tu es une araignée ?

Yarold s'assoit sur le matelas lentement et demeure immobile.

MAGDA. - Tu n'es pas venu hier, Yarold.

SIMON. - Magda, il dit que toi et l'araignée c'est pareil et que si je tue l'araignée je te fais aussi du mal. Moi dans le hangar, j'ai tué une araignée et Yarold il me dit que c'est toi, mais je sais bien que non.

MAGDA, à Yarold. - Tu ne me l'as pas faite aujourd'hui.

SIMON. - C'est grave si une araignée meurt, Magda ?

MAGDA. - La piqûre.

SIMON. - Qu'est-ce qui est le plus grave ? Toi ou l'araignée ?

MAGDA. - Laisse ton frère tranquille, Simon.

La douleur.

Elle disparaît et elle revient.

Comme si mon corps avait peur.

Elle tapote l'endroit de son cœur.

Quand même drôle qu'il tienne aussi longtemps.

Fais-moi la piqûre, Yarold.

Yarold allongé sur le dos sur le matelas débraillé.

SIMON. - Il dit que tu étais morte parce que je t'avais tué avec un oreiller sur toi.

MAGDA. - Ce sont mes mains cette nuit qui ont pris l'oreiller et l'ont mis sur mon visage.

Cela arrive, que nos mains nous jouent des tours la nuit, que l'on s'arrête de respirer quand on dort, quelques minutes, comme si le corps avait peur. Laisse ton frère tranquille, Simon.

SIMON. - On n'est même pas frère d'abord.

MAGDA. - La piqûre !

SIMON. - Normalement c'est avant.

MAGDA. - YAROLD !

Pause.

Ronronnement de la machine à laver.

YAROLD !

Simon va vers Yarold.

SIMON. - Tu dois, Yarold.

Simon le secoue.

Yarold ne bouge pas.

MAGDA. - Dépêchez-vous tous les deux, si c'était possible.

Simon donne un coup à Yarold qui reste immobile sur le matelas.

Simon regarde par la fenêtre la voiture d'Anita.

SIMON. - Anita. Il faut lui demander à elle.

Simon sort.

Yarold immobile sur le matelas le visage comme un masque.

Magda sur la chaise.

MAGDA. - La douleur.

Elle disparaît et elle revient.

Humiliant.

Yarold ?

Où est-ce que Simon est parti ?

Elle regarde par la fenêtre.

Il y a une voiture sur la friche.

Simon cogne contre les vitres.

Il ne pourra pas rester ici.

Après moi, tu iras le mettre dans un institut, mais je ne veux pas qu'il parte avant.

Un jour ou l'autre, ça prendra le temps qu'il faudra, ils l'abattront tous comme une bête.

Qu'il ait un peu de répit.

Yarold ?

Il ne reste plus de morphine ?

Elle tapote l'endroit de son cœur.

Quand même drôle qu'il tienne aussi longtemps.

Yarold !

Je sais les idées que tu ressasses et ce que tu as fait cette nuit.

Tes mains étaient molles, tu ne m'as pas vraiment fait mal.
Ma respiration s'est arrêtée et puis.

Elle tapote l'endroit de son cœur.

Le salaud.

Je sais que je suis une vieille bête ordinaire, lourde et bruyante, comme l'était Baral pour moi vers la fin, une vieille bête qui respire trop fort et qui grogne et qui vous empêche de dormir, si bien qu'on se demande pourquoi ne pas l'abattre une bonne fois cette vieille bête ordinaire.

Mais la promesse Yarold.

YAROLD. - Désolé.

MAGDA. - Je ne t'en veux pas.

Parce que moi aussi, avec Baral, un jour c'était sûr, j'avais compris lequel des deux allait partir avant l'autre.

Je le regarde, et je sors du hangar avec son visage dans la tête.

Assise par terre, je l'immobilise comme un chaton qu'on met sous un sac jusqu'à ce qu'il cesse de gigoter, le visage de Baral qu'il cesse de gigoter dans ma tête.

Si je ne fixe rien, je me disais, si je ne fixe pas maintenant le visage de Baral, ça ne sera pas le bon que je garderai, celui que je veux garder, et il n'y en aura plus de vivant, plus de visage vivant du tout dans ma tête, alors je ne l'ai plus regardé pour que quelque chose demeure, je ne le regarde plus et vite j'espère que ce soit la fin, que ça se termine, une bonne fois.

C'était une erreur.

Je ne t'en veux pas.

Comment pourrais-je ?

Même si c'est une erreur.

Elle regarde par la fenêtre.

Il y a quelqu'un avec Simon.

Anita entre suivi de Simon.

Elle a un sac dans les mains.

ANITA. - Il m'a dit de venir pour la piqûre - la came je l'ai toujours, je ne l'ai pas jetée - il ne m'a pas fait de mal.

MAGDA. - Pourquoi est-ce que Simon vous ferait du mal ?

Pourquoi est-ce qu'il en ferait ?

C'est ton amie, Yarold ?

SIMON. - Anita.

MAGDA. - Yarold ne me parle jamais de ses amies.

ANITA. - Pardon, il faut peut-être que je parte.

SIMON. - Moi je veux qu'elle reste.

MAGDA. - Yarold ne parle jamais de lui à personne.

Anita devant Yarold toujours immobile sur le matelas.

ANITA. - Tu ne m'avais rien dit. Tu m'avais dit autre chose.

MAGDA. - C'est qu'il y a des choses qu'on préférerait ne pas avoir vécues, ne pas vivre du tout, alors on se tait.

ANITA. - Je suis fatiguée.

Je ne sais plus vraiment où aller.

Et là où je pourrais, ce ne serait pas forcément la meilleure chose à faire.

Ce serait comme de revenir en arrière même si, Yarold!, je sens que ça va finir par céder, que je vais finir par ne plus pouvoir m'empêcher, par ne plus pouvoir retenir le désir qui est là, là, là, quelque part, impossible de savoir où, sur toute la peau en même temps, le désir que j'ai de retourner chez lui! Quelque chose va se rompre Yarold.

Simon montre un point sur le compteur de la machine à laver.

SIMON. - Anita, il faut que tu fasses la piqûre.

MAGDA. - C'est vous qui vendez de la morphine ?

ANITA. - De la morphine ?

YAROLD. - Bien sûr que oui.

MAGDA. - Je ne sais pas ce qu'il lui arrive, il ne fait rien ce matin, il n'arrive pas à se réveiller, je ne lui en veux pas, c'est qu'il s'occupe de tout ici. Mais si vous pouviez.

SIMON, *il tend à Anita une seringue qu'il a prise dans l'évier.* - La piqûre.

MAGDA. - Qu'il ait un peu de répit.

*Anita prend la seringue.
Elle sort du sac deux ampoules.*

ANITA. - Combien je mets ?

MAGDA. - Il ne l'a pas faite hier ni aujourd'hui, mettez tout.

ANITA. - Les deux ?

YAROLD. - Bien sûr que oui.

MAGDA. - Dépêchez.

*Un temps.
Anita prépare l'injection.
Remplit la seringue avec le contenu des deux ampoules.*

SIMON. - Moi je ne sais pas où j'irai loin, encore aujourd'hui je reste dans le hangar. Peut-être que Baral, c'était pour rire. Tant pis pour les péniches. Je vais toujours rester dans le hangar avec toi Magda, avec Yarold, et Anita je veux aussi qu'elle vienne.

ANITA, *à Simon.* - Donne ton bras.

SIMON. - C'est pour Magda.

Magda tend son bras.

MAGDA. - Dépêchez.

Simon donne une ceinture à Anita.

SIMON. - C'est comme ça que Yarold il fait.

*Un temps.
Anita prend le bras de Magda.
Fait un garrot avec la ceinture que lui donne Simon.
Puis fait l'injection.*

SIMON, *regarde la seringue dans le bras de Magda, et le sang.* - La même couleur.

*Et il compare avec la blessure qu'il s'est faite à la main.
Anita retire la seringue du bras de Magda, défait le garrot, puis va jeter la seringue dans l'évier.*

MAGDA. - Yarold, donne-lui de l'argent pour la piqûre.

ANITA. - Je suis fatiguée.

MAGDA. - Le hangar ce n'est pas le meilleur endroit mais si vous n'avez nulle part où aller.
Yarold, emmène ton amie dans la caravane.
Il faut juste laver les draps.

SIMON. - C'est pas aujourd'hui.

Magda tapote l'endroit de son cœur.

MAGDA. - Qu'est-ce qui le pousse à continuer quand même ?

Yarold se lève.

Yarold, est-ce qu'il nous reste beaucoup d'argent ?

Yarold sort suivi d'Anita.

Yarold ?

Magda apaisée somnole.

Simon assis près d'elle.

SIMON. - Regarde, je me suis coupé.

Il montre la blessure à sa main.

Magda prend ses deux mains dans les siennes.

MAGDA. - Tu es encore allé montrer ta main aux gens ?

SIMON. - Avec les lentilles.

MAGDA. - Tu ne dois pas te montrer aux gens.

Magda embrasse les deux mains de Simon puis les relâche.

SIMON. - Maintenant je n'ai plus mal du tout.

Pause.

Simon laisse ses yeux jouer avec la lumière.

MAGDA. - Je respire mieux.

Tout est calme.

Ce matin.

Les trains.

La ville.

La chaleur.

La machine à laver s'arrête.

Simon ouvre le hublot, en sort un livre trempé.

Retourne près de Magda avec le livre dans les mains.

SIMON. - Pour toi.

Il pose le livre sur les genoux de Magda.

Celle-ci apaisée somnole.

Il faut que j'arrose l'arbre.

A cause de la chaleur.

Il va prendre le seau près de l'évier, le remplit, puis sort.

MAGDA, seule, somnolente, le livre trempé sur ses genoux. - Je me suis souvenue des jours joyeux, Simon.
Ils ne sont pas nombreux mais ils surgissent sans prévenir et tout est réconcilié.
Quand nous étions sur le terrain vague près de la gare.

Baral traînait dans les environs.
Je le voyais souvent regarder la caravane.
Et moi sur le marchepied assise.
Nous nous disions bonjour de loin.
Les regards.
Quelques mots sur le climat.
Et la gêne qu'on jouait pour le plaisir.
Ce que je croyais pour moi terminé.
Une longue semaine.
Et puis il est venu me proposer ses services.
Pour réparer votre toit.
Mais je savais bien que c'était de moi qu'il voulait parler.
Il venait.
Revenait.
Réparait le toit de la caravane.
Je le laissais faire.
En silence sur le marche pied assise.
Et il y avait la pluie.
Impossible de savoir où le ciel peut planquer tout ça.
Si tout tombait d'un coup, vous seriez emportée au moins jusqu'au fleuve.
Et puis il me parlait du hangar.
Ce n'est pas le meilleur endroit du monde mais c'est le mien.
Tu partais acheter du lait, Simon.
Baral et moi dans la caravane.
Ce que je croyais pour moi terminé.
Et puis lentement.
Sans que je m'en aperçoive.
Baral se mit à pousser la caravane.
Loin du terrain vague.
A travers les rues.
Les résidences.
La banlieue.
Les friches.
Lentement.
Jusqu'au hangar.
Ce n'est pas le meilleur endroit du monde mais c'est le mien.
Et puis les longues années avec vous.
Avec lui.
Qui était venu comme ça.
Sans prévenir.
Son visage.
Son odeur dans les draps.
De longues années.
La saloperie vient peu à peu prendre place dans mon ventre.
Mes intestins.
Mes veines.
Mes ovaires.
Mes reins.
Mon foie.
Mon sang.
Et Baral qui disait :
N'en faisons pas toute une histoire.
On a toujours le temps.
De faire payer à la vie tous ses jours mornes et jaunes.
Dès qu'on peut.
On le fait.
Et il rit avec sa bouche toute grande et son verre de vin.
Dès qu'on peut.
Se venger du malheur.
On le fait.
Et alors c'est ce que nous faisons.

Magda somnole dans sa chaise.

*Un long moment.
Elle ne bouge plus.*

(2006)

Autopsie du gibier

Samuel Gallet

" Ô l'envol vers
La blessure des anciens enfants égarés
Dans les canyons de l'oubli!
La foulée
Stellaire de ceux qui furent tués
Dans les batailles!
Les saints nés de leurs propres
Visions !
La maison où
Habite le monde ! "

Dylan Thomas
(Vision et prière)

Personnages

Stan

Laya, *amie de Stan.*

Irène, *ancienne amie de Stan.*

Khaïs, *tous les doigts de sa main gauche ont été coupés. Grande lenteur.*

Matin.

Périphérie d'une grande ville.

Dernier étage d'un bâtiment abandonné.

Objets épars du quotidien.

Un évier.

Un couteau dans l'évier.

Un vieux canapé face à une télévision éteinte.

Un appareil Polaroid posé sur la télévision.

Irène, immobile.

Khaïs, sur le canapé, appuie sur la télécommande pour allumer la télévision qui ne s'allume pas.

Grande lenteur. Il réessaie en vain encore et encore, l'écran reste noir.

Laya est en train de mettre ses chaussures. Elle porte une robe dégrafée.

Stan la regarde, regarde les autres, les regarde, regarde la grande pièce.

STAN. - Qui a la famille la plus riche ici ?

Qui a la famille la plus riche ?

Qui a la famille la plus riche ?

LAYA. - Je l'ai quittée pour te suivre.

STAN. - Et les autres alors ils ne disent rien ?

Vous n'avez rien à dire ?

Faudrait au moins être sûr.

Est-ce que des parents sont pour vous un soutien ?

Est-ce que des parents existent quelque part ?

KHAÏS. - Qui ?

STAN. - Les miens sont morts.

IRENE. - Qu'ils crèvent ou non/

KHAÏS, geste avec son moignon vers l'écran noir de la télévision. - Pourquoi elle marche pas ?

IRENE. - Aucun souvenir.

STAN. - C'est donc bien la tienne Laya.

LAYA. - Je n'ai plus que mon père.

STAN. - Il ne t'a donné que l'envie de partir.

LAYA. - Pour lui maintenant c'est comme si j'étais morte.

STAN. - Pas sûr.

LAYA. - Je dois aller travailler.

KHAÏS. - C'est quoi ton nom Laya ?

LAYA. - Glucksman.

IRENE. - Juif.

KHAÏS. - Ta famille est la plus riche.

LAYA. - Mon père ne l'est pas.

STAN. - Par rapport aux autres.

LAYA, à Stan. - Il me dit que tu es dangereux.

IRENE. - Tu aurais peut-être dû l'écouter.

LAYA, à Stan. - Je te fais confiance.

STAN. - Je viens te chercher dans cette maison résidence pavillonnaire et il me dit de foutre le camp, de retourner là où est ma place dans les poubelles de la ville, que si je veux une femelle, je n'ai qu'à en prendre une de ma race, et je rigole, je regarde ma main, la couleur de ma peau, de quelle race je suis bordel?, je ne sais pas de quoi il parle, si ça avait été dit à Khaïs au moins j'aurais pu comprendre.

LAYA. - Je voulais partir le plus loin possible en liberté avec toi.

STAN. - Et il t'a frappée.

LAYA. - Je ne veux plus lui en vouloir.

STAN. - Mis la tête contre le sol et frappée.

LAYA. - Je voudrais qu'on arrête d'en parler.

STAN. - Alors nous sommes partis.

LAYA. - Là où tu habites.

STAN. - Là où il me faut revenir encore et toujours.

IRENE. - Là où tu es revenu avec une femme qui n'est pas moi/

LAYA. - Je ne veux pas être dans vos histoires.

IRENE. - Stan et moi avant/

LAYA. - Nous sommes arrivés il y a un mois, nous ne resterons pas un mois de plus.

IRENE. - Ici tu ne sais jamais qui va venir qui va parler qui va partir ni quand.

LAYA. - Stan, je ne resterai pas avec eux.

STAN. - Alors qu'est-ce que ça peut te faire la douleur de ton père si on part ? Il n'y aura pas de blessure et on part. Qu'est-ce que

ça peut te faire si tu es déjà morte pour lui ?

LAYA. - C'est devant désormais que je veux regarder, mon père un jour peut-être nous nous retrouverons.

KHAÏS. - Au ciel.

IRENE. - Prenez cette photo.

LAYA. - Non.

STAN. - Ta famille est la plus riche, c'est le jeu.

LAYA. - N'insistez pas.

Elle essaie d'attacher sa robe.

KHAÏS, *geste avec son moignon vers l'écran noir de la télévision.* - Pourquoi elle marche pas ?

STAN. - Panne générale, problème de haute tension, RER interrompus.

IRENE. - C'est la guerre.

LAYA. - Une panne électrique, une occasion d'arrêter de pourrir dans ces murs. Sortez vous ne sortez jamais pourquoi est-ce que vous ne sortez jamais ?

IRENE. - Personne dans les rues.

LAYA. - Trouvez un travail là sont les gens.

KHAÏS. - Nous, on peut plus sortir sans se faire attraper.

IRENE. - Les gens se mettent dans leurs vies comme on s'étouffe dans un sac plastique.

KHAÏS. - Comme de la guerre.

LAYA. - Ce n'est pas de la guerre, c'est une panne générale du secteur.

IRENE. - Ça veut dire que c'est sur le point de dégénérer.

LAYA. - Dans deux heures tout sera rentré dans l'ordre.

IRENE. - Nous parlons d'autre chose.

LAYA, *à Stan, geste sur sa robe.* - Aide-moi.

STAN. - Nous parlons de ton père Laya.

LAYA. - Même si il m'a frappée, même si il m'a dit de ne jamais partir /

STAN. - Il t'a oubliée, que tu crèves ou que tu vives, venge-toi.

IRENE. - Ton père t'a frappée parce que Stan ne fait pas partie de l'humanité qu'il souhaite, ton père est un imbécile de raisonner en terme d'humanité qu'il souhaite.

LAYA. - De quoi elle se mêle ?

STAN. - Ça faisait un bout de temps qu'il voulait qu'on arrête Laya, un bout de temps qu'il te demandait d'arrêter de traîner avec un type sans religion.

LAYA. - Sans religion, sans travail, il disait, issu de ceux qui ne partagent rien avec nous.

IRENE. - Stan, prends cette photo, on ne va pas y passer la journée.

LAYA, *à Irène.* - De quoi est-ce que tu te mêles ça que je voudrais savoir.

IRENE. - Tu veux qu'on prenne une photo de Khaïs ? Pas une femme au monde ne reconnaîtrait être à l'origine de ça.

KHAÏS. - Qui voudrait être ma mère ?

IRENE. - Normal que ce soit toi qui fasse l'otage vu que tu as la famille la plus riche.

LAYA. - Et la tienne Irène ?

IRENE. - C'est de toi qu'on parle.

KHAÏS. - Il n'y a qu'Irène pour moi.

LAYA, *à Irène.* - D'où est-ce que tu viens ?

STAN. - Pose pas de question, Laya.

LAYA. - C'est grâce à elle non, que vous vivez depuis trois ans ?

IRENE. - Pris du fric à mes géniteurs juste avant de les tuer complètement dans ma tête.

Nos histoires se ressemblent Laya, nos histoires vont encore se ressembler.

LAYA, *offre son dos à Stan, geste sur la robe.* - Aide-moi à l'attacher.

IRENE. - D'abord on te propose de faire l'otage pour de faux mais ça peut aussi finir par être pour de vrai.

KHAÏS, *toujours en train d'essayer d'allumer la télévision.* - M'énervé.

IRENE. - Attends un peu Khaïs. Panne générale, RER interrompus, les gens qui s'impatientent.

Stan commence à boutonner la robe de Laya mais il tremble, mais il prend un temps infini.

STAN, *à Laya.* - Ne va pas travailler, quelqu'un d'autre attendra les clients au magasin.

LAYA. - Si je veux au moins avoir un peu ce dont j'ai envie et même si c'est des petites choses, pas exactement ce que je voudrais au fond de moi, pouvoir ouvrir une porte un jour, laisser des gens entrer, pouvoir dire Faites comme chez vous, ouvrir une fenêtre le soir, regarder la rue, que ce soit la mienne/

IRENE. - Ce que tu veux n'a aucun rapport avec le monde là-dehors.

LAYA. - Je veux un monde normal.

IRENE. - Le monde dehors tout ce qu'il souhaite c'est que nous ne soyons nulle part.

KHAÏS. - Jamais dû être nulle part. Ce que le type qui m'a fait ça m'avait dit.

Et il montre son moignon.

LAYA, *à Stan qui attache la robe avec une lenteur infinie.* - Dépêche !

IRENE. - Tu voudrais partir toi Khaïs ?

KHAÏS. - Je voudrais voir ça en vrai.

Et il fait un geste vers l'écran noir.

IRENE. - Explique à Laya, ce que tu vois dedans.

KHAÏS. - La mer.

IRENE. - Les villes.

KHAÏS. - Les gens qui vivent en même temps que moi.

IRENE. - Les villes, les gens et la mer.

KHAÏS. - Et la terre qui veut nous tuer.

IRENE. - Montre à Laya Khaïs. Fais le bruit de la mer.
Et Khaïs souffle dans le poing de sa main unique.

IRENE. - L'a jamais vue.

KHAÏS, *geste vers l'écran noir.* - Dedans.

LAYA, *à Stan.* - Allez, plus vite.

IRENE. - Khaïs, un corps lourd posé dont on se demande comment il est arrivé ici, comment il finira par disparaître, et la force qu'il faudra, posé là plus lourd qu'un rocher, et le temps qu'il faudra.

KHAÏS. - Pris trop de trucs, bourré à vie, enfermement volontaire.

IRENE. - Réduit à imiter le bruit des choses sans les voir.

KHAÏS. - La terre immense si petite pour nous.

IRENE. - Quand vous rentrez le soir, et plus de force du tout, à cause de la vitesse de la rue, de cette ville morte tout autour, ce ne sont que les bruits de l'amour que vous faites ensemble comme si c'était les vrais. (*Geste vers l'écran noir*) Ils les imitent bien là-dedans non ?
Fais le bruit de l'amour Khaïs.

KHAÏS. - Seulement en vrai maintenant, pigé Laya ?

LAYA. - De quoi ils parlent ?

IRENE. - Nous parlons de fuite, nous parlons de fric, nous parlons d'une fausse prise d'otage.

KHAÏS. - D'un pays.

IRENE. - D'une ville de refuge.

KHAÏS. - D'un pays où être.

IRENE. - Prenez cette photo.

LAYA. - Je ne veux pas rester ici avec eux, ça pue l'échec et la mort.

STAN. - Nous ne resterons pas avec eux, mais je suis lié, nous sommes liés, et il faut que tu acceptes.

LAYA. - J'ai dit Non, tu ne comprends pas que c'est Non, et pas Oui peut-être et pas Oui plus tard.

KHAÏS. - Je voudrais bien tous vous échanger.
Et il fait un geste avec son moignon vers l'écran noir.

STAN. - Nous pouvons le faire Laya, et puis partir, quitter ton travail où tu n'as rien à apprendre où personne ne te regrettera, te venger de ton père et m'aider.

LAYA. - J'aimerais bien que ça s'arrête / Embrasse-moi / Ne plus penser à rien.

STAN, *à Laya.* - Tu ne peux pas me dire non.

LAYA. - La nuit j'entends la rue vide, les voitures qui passent, les sirènes d'ambulances et des flics et je me dis c'est bien que ce ne soit pas encore pour nous le malheur.

IRENE. - C'est pour nous.

LAYA. - Je ne veux rien avoir à faire avec vous.

STAN. - Accepte de jouer l'otage.

IRENE. - Voilà pourquoi il t'a fait venir ici.

STAN. - Pas uniquement.

LAYA. - Je n'aurais jamais dû.

STAN. - Pas uniquement pour ça Laya.

KHAÏS. - Jamais dû être nulle part.

IRENE. - Soit elle comprend et elle nous aide, soit elle ne comprend pas.

STAN. - Je ne peux pas la forcer.

LAYA, *geste sur sa robe.* - Je trouverai bien quelqu'un dehors pour me la mettre.
Et elle va vers la porte contre laquelle Irène s'est adossée.

IRENE. - Cette petite salope a la famille la plus riche.

LAYA. - Parle pas de moi comme ça.

STAN. - Parle pas d'elle comme ça merde.

LAYA, *à Irène.* - Dégage de cette porte.
Stan, dis-lui de dégager de cette porte.
Vous m'enfermez ?

IRENE. - On te laisse le choix pour de faux ou pour de vrai.

LAYA. - Pas de choix possible.

IRENE. - Exactement comme partout.
Stan a pris l'appareil Polaroid sur la télévision.

STAN. - Laya, écoute, ta famille est la plus riche, c'est le jeu des origines, juste le hasard. Ça aurait été la mienne, c'est toi qui aurais pris la photo.
Il n'y aura pas de mal du tout pourquoi est-ce qu'il y en aurait ?
Aucun mal du tout pas de blessure est-ce que je t'ai déjà fait du mal ?
Pourquoi commencer maintenant ?
Personne ne sera blessé.
On imite juste le sang, la peur dans les yeux, le sang, on imite, une photo.

Fais-moi confiance, regarde-moi comme si j'étais ton ennemi. Ne bouge pas, ne dis rien, mets-toi à genoux comme si c'était la guerre et le plus faible c'est toi, bras derrière le dos comme si je t'avais fait du mal /

LAYA. - Je voudrais qu'on arrête/

STAN. - Regarde-moi comme si c'était ton père, l'objectif, comme si tu l'appelais à l'aide, s'il te plaît/

LAYA. - Possible d'arrêter cette blague ?

IRENE. - On continue ?

STAN. - Je ne peux pas la forcer.

IRENE. - Stan hésite. Tu dois le connaître, Laya, ce regard de l'hésitation qui te fait croire que tu pourrais toi enfin trouver l'endroit du vide et le combler.

LAYA. - Je m'en vais.

Irène jette sur Laya le contenu d'une bouteille de liquide rouge qu'elle vient de sortir de sa poche.

LAYA. - Ma robe/

KHAÏS. - Comme de la guerre.

IRENE. - Maintenant tu ne peux plus sortir.

LAYA. - Aller à la laverie automatique, laissez-moi aller/

STAN, brandissant le Polaroid. - Ne l'enlève pas, ce n'est pas ton sang, pas le mien non plus, sur une photo du sang est du sang, aucune différence entre le tien et le mien, personne n'y verra rien, comme si nous t'avions battue, s'il te plaît, et tu seras comme nous Laya.

IRENE. - Libres.

KHAÏS. - Nous.

IRENE. - Origines mortes.

LAYA. - Frappe-moi alors que ça fasse vrai, que je sois en danger vraiment, qu'il ne reste plus rien de nous deux.

STAN. - Je/

KHAÏS. - Je peux le faire ?

STAN. - Je ne peux pas.

LAYA. - Je suis libre.

STAN. - On fera autrement.

IRENE. - Tu changes d'avis ?

STAN. - Laisse-la sortir.

IRENE. - J'aurais acheté ce sang pour que dalle ?

STAN. - Laisse-la sortir.

Irène s'écarte de la porte.

Laya sort.

IRENE, à Laya. - Tu ne dis pas au revoir ?

Laya est sortie.

Pause.

IRENE, à Stan. - Tu as changé d'avis.

STAN. - Je ne sais pas si c'est la chose juste à faire. Nous ne pouvons jamais savoir la chose juste ou non.

KHAÏS. - Foutu.

STAN. - Peut-être que nous pourrions faire autrement.

IRENE. - Elle va revenir dans dix secondes, dans dix secondes elle est là.

STAN. - Nous allons faire autrement et puis aucun de nous ne retiendra les autres.

IRENE. - Tu as changé d'avis.

STAN. - Ce n'est pas pour ça uniquement que je l'ai amenée ici.

IRENE. - Ce que tu disais avant.

Quand nous sommes allés une fois un lundi soir dans un bar.

Et je me souviens des types au comptoir, trois ou quatre, que nous ne connaissons pas.

Et je te demande pourquoi ils sont là tout seuls à ne pas parler du tout, qu'il est tard pour être seul et ne pas parler, qu'ils feraient mieux d'aller boire chez eux, ça serait plus propre et moins cher.

Peut-être qu'ils n'ont pas de chez eux, je dis, toi tu rigoles, et tu dis que c'est parce que leur femme est en train de mourir. A chacun?, je demande. Et tu dis qu'ils n'avaient qu'à pas se marier si ils ont peur un jour de trouver leur femme morte derrière une porte, n'avaient qu'à pas. Que si on se marie, c'est qu'on veut en fait trouver sa femme morte derrière une porte, s'en débarrasser, que se marier, c'est un des moyens des hommes pour enfin se débarrasser des femmes.

Laya entre.

Il ne t'a jamais dit ça Laya ?

LAYA. - Mon sac ? Où est-ce que vous l'avez mis ?

IRENE. - Rien à foutre des femmes des terriers qu'on nous propose, des vies toutes faites emballé-c'est-pesé, l'hygiène et le respect c'est de laisser les autres tranquilles se débrouiller avec le temps, seuls et tranquilles, de ne jamais avoir à ouvrir la porte sur l'échec définitif de quelqu'un, et moi tout ce que je comprends alors c'est qu'il ne veut plus de moi, il ne t'a jamais dit ça Laya ?

LAYA. - Stan, où est-ce que tu l'as mis ?

IRENE. - Il ne voulait pas de moi, il rigolait, et maintenant il hésite, ne pas forcer cette femme, ne pas lui faire de mal.

STAN. - J'aime Laya.

IRENE. - Est-ce qu'il te l'a dit Laya ?

LAYA. - Je ne veux pas être dans vos histoires!

Irène va au canapé et sort un sac qui était caché dessous.

IRENE. - Tout ce qu'on raconte d'abord et puis tout ce qu'il reste à dire après c'est qu'on ne se souvient pas.

Elle sort du sac un portefeuille.

LAYA. - Donne.

IRENE, *jetant un à un les papiers, ça et là dans la pièce.* - Papiers, identités, CB, passeport, SECURITÉ SOCIALE /

LAYA. - Rends-moi ça.

Khaïs a pris le couteau dans l'évier et fait obstacle à Laya.

IRENE. - Laya Glucksman, 11 septembre 1983.

KHAÏS. - C'est quoi Glucksman comme nom ?

IRENE. - C'est évident.

LAYA. - Arrêtez tout de suite.

IRENE. - Ça pourrait être simple.

KHAÏS. - Comme de la guerre.

Irène déchire la carte d'identité.

LAYA. - Arrêtez !

STAN. - Laya, je suis lié à eux, si tu ne m'aides pas /

IRENE. - Nous ne lui demandons pas son avis.

STAN. - Nous lui demandons son avis.

IRENE. - Maintenant nous ne lui demandons plus.

KHAÏS. - Maintenant c'est pour de vrai, pigé Laya ?

STAN. - On se calme tous !

IRENE, *à Stan.* - Assomme-la.

KHAÏS. - Je peux le faire ?

STAN. - Tu ne bouges pas !

LAYA. - S'il vous plaît est-ce que ça serait possible là qu'on arrête, qu'on s'assoie et qu'on arrête ?

STAN. - Juste tous se calmer !

KHAÏS, *s'asseyant de nouveau dans le canapé face à l'écran noir.* - Fatiguant.

STAN. - Laya, il n'y aura pas de blessure.

KHAÏS. - Je voudrais bien tous vous échanger.

Et il fait un geste avec son moignon vers l'écran noir.

IRENE. - Contre les gens dedans ?

Est-ce que ce n'est pas pour toi qu'on doit le faire Khaïs ? Est-ce que si tu n'étais pas sorti ce soir-là, est-ce que ce type t'aurait fait du mal ? Est-ce que nous aurions eu besoin de te venger ? Est-ce que si tu n'avais jamais existé, est-ce qu'on en serait là ?

KHAÏS. - Jamais dû être nulle part.

STAN. - Simplement qu'on se calme.

Stan prend le couteau des mains de Khaïs et s'approche de Laya prostrée sur le sol.

IRENE. - Les RER repartent. Fin de la panne.

KHAÏS. - Pourquoi elle marche pas alors ?

IRENE. - Cassée.

Khaïs essaie d'ouvrir la télévision pour la réparer.

STAN. - Laya, si un homme avait coupé les doigts de quelqu'un que tu aimes, comme ça dans la nuit pour le punir d'être ce qu'il est, d'avoir la voix, la peau, les gestes qu'il a, si tu tombais un soir quelques semaines plus tard sur ce type seul près des voies de chemin de fer, par hasard, et que tu n'es pas seule toi mais en nombre, et que c'est l'heure où personne ne regarde, et que tu as un couteau dans ta poche, au fond de ta poche qui tape contre tes cuisses, Laya, qu'est-ce que tu aurais fait ?

Stan jette le couteau sur le sol près de Laya assise par terre, immobile.

La vérité d'abord c'est que le couteau n'aurait pas dû être là dans ma poche, à portée de mes mains et de ma colère d'un coup si forte que ça ne pouvait plus seulement être la mienne.

IRENE. - Personne ne peut rien trouver à y redire.

STAN. - Ma colère si forte que c'est presque de la joie, le couteau dans ma poche, alors je l'ai pris, voilà, il est mort, tombé sur les rails avec le mal qu'il avait fait.

KHAÏS. - À moi.

Et il montre son moignon.

LAYA. - Qui ?

IRENE. - Personne ne peut rien trouver à y redire.

STAN. - C'est moi qui raconte.

La vérité Laya c'est qu'on n'y voit rien, ici, nulle part, face noire des immeubles la nuit, RER, incendie dans l'eau du fleuve, reflets aluminium terribles/

KHAÏS. - Porte escaliers de service gare de fer zones commerciales/

STAN. - C'est moi/

IRENE. - Sorties de nuit sans qu'on puisse entrer nulle part/

STAN. - C'est moi qui lui raconte, c'est moi qui lui explique !

Nous marchons ensemble ce soir-là, Irène, Khaïs et moi, toutes les maisons éteintes, la terre entière, une silhouette se dirige vers nous, Khaïs hurle, c'est le type qui rentre chez lui et c'est trop tard pour s'enfuir même si il a essayé.

KHAÏS. - D'un coup je le vois, celui qui m'a fait ça.

STAN. - Et d'abord de loin, on regarde Khaïs courir et frapper.

KHAÏS. - D'abord, c'est moi qui frappe.

STAN. - Et puis la colère, parce qu'il n'aurait pas dû faire ça à Khaïs, alors nous le traînons sur le pont, nous le balançons au-dessus de la balustrade de sécurité et lui qui se rattrape au dernier moment avant que ce ne soit plus possible avec les mains, et les doigts s'agrippent et retiennent tout le corps, on voit bien qu'ils n'ont plus de force, glissent et il gueule. La joie!, la joie!, la vérité c'est que le couteau n'aurait pas dû être là dans ma poche, les doigts je les ai tranchés comme on coupe un gâteau d'anniversaire pour rendre service quand personne n'a l'envie de le faire, et puis il est mort, tombé sur les rails avec le mal qu'il avait fait/

KHAÏS, *montre son moignon.* - Avec le mal qu'il m'a fait à moi.

STAN. - Voilà.

KHAÏS. - Parce qu'il a dit que je n'aurais jamais dû être, nulle part, dans la nuit, c'est moi!, vous n'étiez pas là quand il me l'a fait, vous n'étiez pas là!, j'étais seul dans la nuit, *tu ne voleras plus rien sale arabe,* il a dit et les autres autour de lui qui me tenaient dans la nuit, alors j'ai eu mal comme les mots n'arrivent pas/

LAYA. - Mais tu es quoi toi Khaïs ?

KHAÏS. - Sale arabe il a dit.

LAYA. - C'est quoi le nom Khaïs ?

KHAÏS. - Je ne sais pas.

STAN. - Juste le hasard.

LAYA. - Arabe ?

KHAÏS. - Quand je serai mort, je saurai quand je serai mort, fixé quand je serai mort.

STAN. - Personne ne peut faire de mal à mon frère sans mon autorisation et je ne la donne jamais.

LAYA. - Pas ton frère.

IRENE. - Celui qu'on s'invente, c'est pareil.

STAN. - Pareil parce que Khaïs, Irène et moi, ensemble, ici, avant /

LAYA. - Et pourquoi est-ce que l'on ne vous a jamais attrapés et foutus quelque part privés du monde à tout jamais ?

IRENE. - Où est-ce que tu crois qu'on se trouve ?

KHAÏS. - La terre immense si petite pour nous.

IRENE. - HOLY ECONOMIC WAR /

STAN. - Nous sommes restés enfermés ici très haut dans la ville /

IRENE. - PASSÉ CHASSE GARDÉE /

STAN. - Comme si rien n'avait eu lieu /

IRENE. - AVENIR BAROMETRE ZÉRO /

STAN. - Je suis parti, je suis tombé sur toi, rien d'autre.

LAYA. - Pourquoi on ne vous a pas foutus dans une cellule privés du monde à tout jamais ?

STAN. - C'est ce que tu voudrais ?

KHAÏS. - Je ne sais pas où je suis/

IRENE. - Peut-être parce qu'il ne s'est rien passé du tout.

KHAÏS. - Mais j'y reste.

STAN. - Ce que tu veux Laya ?

LAYA. - Non.

IRENE. - Peut-être que c'est un mensonge comment savoir ?

KHAÏS, *geste vers l'écran noir.* - Dedans.

IRENE. - Il y a deux mois oui, ils ont parlé d'un homme retrouvé mort dans l'hiver les doigts coupés sur les rails, mais était-ce le même ? Et puis ils ont parlé d'autre chose.

KHAÏS. - Ils en reparlent.

STAN. - Ils se sont mis à en reparler, ils commencent à avoir des pistes.

KHAÏS. - Et les autres autour de lui qui étaient là avec lui, avec celui qui m'a fait ça, les autres, qui me tenaient dans la nuit, vous n'étiez pas là, qui me tenaient, les autres, Irène, on ne peut plus sortir sans se faire attraper.

STAN. - Si ils en reparlent, si ils nous retrouvent, les réponses sont déjà toutes faites.

Alors plus aucun départ possible avec toi Laya.

Je suis lié à Irène.

Je suis lié à Khaïs.

Ton père, sa douleur, elle sera oubliée.

KHAÏS, *finissant de brancher de nouveau la télévision.* - On va voir.

IRENE. - Que nous puissions partir et nous ne nous serons jamais rencontrés.

KHAÏS. - Un pays.

IRENE. - Une ville de refuge.

KHAÏS. - Fuir.

IRENE. - La mer Khaïs, les villes, les gens et la mer.

KHAÏS. - Avec toi Irène.

IRENE. - Fais le bruit de la mer.

KHAÏS. - En vrai maintenant pigé Laya ?

Et Khaïs dans le poing de sa main unique pousse un long hurlement.

STAN. - Qu'est-ce que tu veux pour nous ?

LAYA. - Pour eux rien.

STAN. - Jamais je ne te ferai de mal.

LAYA. - Laisse.

Laya s'est prostrée à genoux sur le sol, lentement elle a mis ses mains derrière son dos.

Avec une ceinture, Stan les lui attache, doucement, sans violence.

Puis il reprend l'appareil Polaroid et prend Laya en photo.

La photo sort du Polaroid.

Stan la secoue dans l'air tiède de l'intérieur, doucement, comme en pensant à autre chose.

Puis il s'approche de Laya.

STAN. - Donne-moi l'adresse de ton père.

Laya ?

Je voudrais simplement que tu me redonnes son adresse.

LAYA. - Peut-être un jour nous aurons de l'argent.

STAN. - Peut-être.

Il s'est penché près d'elle, près de sa joue.

Elle murmure à son oreille.

Puis Stan s'éloigne de nouveau, écrit sur une enveloppe, puis met la photo dans l'enveloppe.

LAYA. - Peut-être un jour nous aurons une famille quelque part, avec enfant, des jours remplis, une raison de se lever, quelque chose à perdre.

Réponds.

Peut-être un jour je pourrais toucher le sol quelque part, toucher ça, ça, là, dire c'est à nous.

Peut-être ou jamais ?

Réponds.

STAN. - Peut-être.

LAYA. - Alors il faudra que quelque chose change.

Quelque part.

STAN. - C'est là qu'on vit.

Là.

Seulement.

La maison où habite le monde.

C'est irréparable.

LAYA. - Non.

Stan sort avec l'enveloppe.

Laya prostrée. Irène immobile.

Et Khaïs devant l'écran noir appuie sur la télécommande.

Il réessaie en vain encore et encore, l'écran reste noir.

(2007)

Fiche de synthèse

Nom de la compagnie : LARDENOIS ET CIE

Directeur artistique de la compagnie conventionnée : Dominique LARDENOIS

Résumé des objectifs du compagnonnage pour la compagnie conventionnée:

Accompagner la vocation d'un jeune auteur talentueux en lui donnant le temps et les moyens d'écrire. Inscrire dans la durée, et au quotidien, la présence d'un auteur contemporain au sein des activités de la compagnie, du Théâtre et plus globalement du territoire dans lequel elle est implantée afin de :

- 1 - pour le metteur en scène de la compagnie : renouveler le rapport à la commande et chercher de nouvelles formes de collaboration avec un auteur, afin d'aboutir, au regard de la production littéraire, à la mise en scène du texte de Samuel Gallet « **Cabale contre un enfermement volontaire** »..
- 2 – pour le Théâtre : rendre sensible et concrète la présence d'un auteur afin d'engager un processus de découverte et de familiarisation avec les auteurs contemporains et ainsi élargir « le cercle des connaisseurs »
- 3 – pour l'auteur : contribuer à son insertion et à son rayonnement dans les réseaux professionnels, lui permettre de se confronter avec un public, comprendre et partager les enjeux artistiques et culturels d'une équipe artistique et d'un théâtre implanté sur un territoire.

Nom de l'auteur (des auteurs) **concerné(s) par le compagnonnage** : Samuel Gallet

Résumé de la note d'intention par l'auteur concerné par le compagnonnage :

Associer un auteur à la vie d'une compagnie implantée dans un théâtre signifie faire connaître et accompagner une écriture singulière, exigeante, et sur le long terme. Mon écriture ne peut être qu'enrichie par la fréquentation assidue avec le plateau, le metteur en scène et les acteurs. Valoriser ainsi la continuité plutôt que l'événement ponctuel nous paraît tout aussi judicieux pour l'auteur que je suis, dont le travail sera encouragé, que pour l'assemblée théâtrale qui pourra se familiariser avec une écriture, une pratique, un projet. Ma présence au sein de Lardenois et Cie et du Théâtre de Privas favorisera également la diffusion et la découverte au plus grand nombre de la grande vitalité de l'écriture dramatique contemporaine. Je souhaite pouvoir rencontrer et faire rencontrer d'autres auteurs, organiser lectures et débats.

LARDENOIS ET CIE

Outre l'exploration de textes qui fondent notre tradition théâtrale, *l'Etourdi* de Molière, *Médée* de Jean Vauthier, *Phèdre* de Racine, *le Révizor* de Nikolai Gogol et *l'Île des esclaves* de Marivaux, la compagnie est en recherche constante d'écritures nouvelles. Elle a ainsi passé commande à des auteurs contemporains : Denis Guénoun, *Lettre au directeur du théâtre* et *Ruth éveillée*, Christine Angot, *L'Usage de la vie*, et Sophie Lannefranque, *Encore Merci*.

En quête de formes nouvelles, Lardenois et Cie expérimente les relations entre théâtre et le cirque : avec les créations du *Transsibérien*, spectacle musical et forain d'après Blaise Cendrars, entre théâtre et musique : avec *Les Fossiles* de l'auteur québécois Robert Claring en collaboration avec l'ARFI, *Opéra soufflé* Kurt Weill/Levinas et *Monsieur K.*, d'après Brecht/Kurt Weill en collaboration avec les musiciens de l'Ensemble Odyssee, entre théâtre et vidéo avec *L'Usage de la vie* de Christine Angot, *Je me souviens...* d'après George Perec et dernièrement *Stabat Mater Furiosa* de Jean-Pierre Siméon.

La compagnie a aussi réalisé des adaptations de textes littéraires pour la scène : *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, *La vie à deux* de Dorothy Parker, des montages de textes : *Portrait de groupe* de Molière, *Divertimento* et *Lunes des Pauvres* d'après des textes et chansons de Jean-Pierre Siméon, ainsi que des événements thématiques comme *La Nuit de la nouvelle sportive* (théâtre, musique, danse, cirque) où dernièrement dans le cadre du « *Printemps des poètes* », *Privas en poésie* avec plus de 130 interventions poétiques (de vingt minutes à une heure) dans toute la ville.

En 2005, Lardenois et Cie a créé deux spectacles "*L'Île des esclaves*" de Marivaux dans une adaptation et mise en scène de Dominique Lardenois, et le "*Jeune Prince et la Vérité*" un spectacle jeune public mise en scène par Didier Bernard.

En 2006, elle a passé commande d'écriture à Denis Guénoun. Le texte « *Ruth éveillée* » a été créé le 9 janvier 2007 au Théâtre de Privas en partenariat avec la Compagnie For de Hervé Loichemol.

En 2008, deuxième spectacle Jeune Public de la Compagnie mis en scène par Dominique Lardenois « *Les cinq doigts de la main* » de C. Laurens, J. Debernard, M. Glück, L. Gaudé, E. Darley.

En 2008, Dominique Lardenois monte également « *Délire à deux* » d'Eugène Ionesco au Théâtre de Privas en octobre 2008.

La compagnie est également fortement impliquée dans des démarches d'éducation artistique et de formation en direction des collèges et lycées et de tous les publics. Ces actions prennent la forme de stages, ateliers réguliers, journées au Théâtre...

Dominique Lardenois est à la direction du Théâtre de Privas depuis août 2003.

Créations et reprises

- 2 0 0 8 **Délires à deux** d'Eugène Ionesco
Les cinq doigts de la main de C. Laurens, J. Debernard, M. Glück, L. Gaudé, E. Darley
- 2 0 0 7 **Ruth éveillée** de Denis Guénoun
Excuse-moi bonhomme de Jean-Pierre Siméon
- 2 0 0 6 **Excuse-moi bonhomme** de Jean-Pierre Siméon
- 2 0 0 5 **L'île des esclaves** de Marivaux + Tournée
Le jeune prince et la vérité de Jean-Claude Carrière
Brigade d'Intervention Poétique
Créations au Théâtre de Privas
- 2 0 0 4 **Lune des pauvres** d'après les textes et chansons Jean-Pierre Siméon
Brigade d'Intervention Poétique
Créations au Théâtre de Privas
- 2 0 0 3 **Stabat Mater Furiosa** de Jean-Pierre Siméon + Tournée
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin
- 2 0 0 2 **Encore Merci**, commande d'écriture à Sophie Lannefranque
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin
- 2 0 0 1 **Monsieur K**, cabaret philosophique sur une musique de Kurt Weill et un texte Bertold Brecht
Création à Lyon + Tournée
- 2 0 0 0 **Opéra Soufflé**, un spectacle musical Kurt Weill / Mikaël Levinas
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin + Tournée
- 1 9 9 9 **La vie à deux** d'après Dorothy Parker
Création au Théâtre des Marronniers, Lyon + Tournée
Je me souviens... d'après George Perec
Création au Centre Léonard de Vinci
- 1 9 9 8 **Portrait de groupe avec Molière** d'après Molière
Divertimento de textes contemporains
Le Révizor de Nikolaï Gogol, traduction André Markowicz
Création au Centre Léonard de Vinci-Feyzin
- 1 9 9 7 **L'Usage de la Vie**, commande d'écriture à Christine Angot
Création à la Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon. Festival d'Avignon + Tournée
Transsibérien, spectacle musical et forain d'après Blaise Cendrars
Recréation au Centre Léonard de Vinci-Feyzin
- 1 9 9 6 **Belle du Seigneur** d'Albert Cohen
Création en collaboration avec la Cie /Vercelletto & Cie + Tournée
- 1 9 9 5 **Les Fossiles** de Robert Claing
Création en collaboration avec l'Atroupement 2 + Tournée
- 1 9 9 4 **Phèdre** de Jean Racine
Création au Théâtre des Célestins de Lyon + Tournée
- 1 9 8 8 **Callas** de Jean-Yves Picq
Création au Centre Léonard de Vinci à Feyzin + Tournée

érien – B. Cendrars - 1997

ouviens – G. P

à deux

